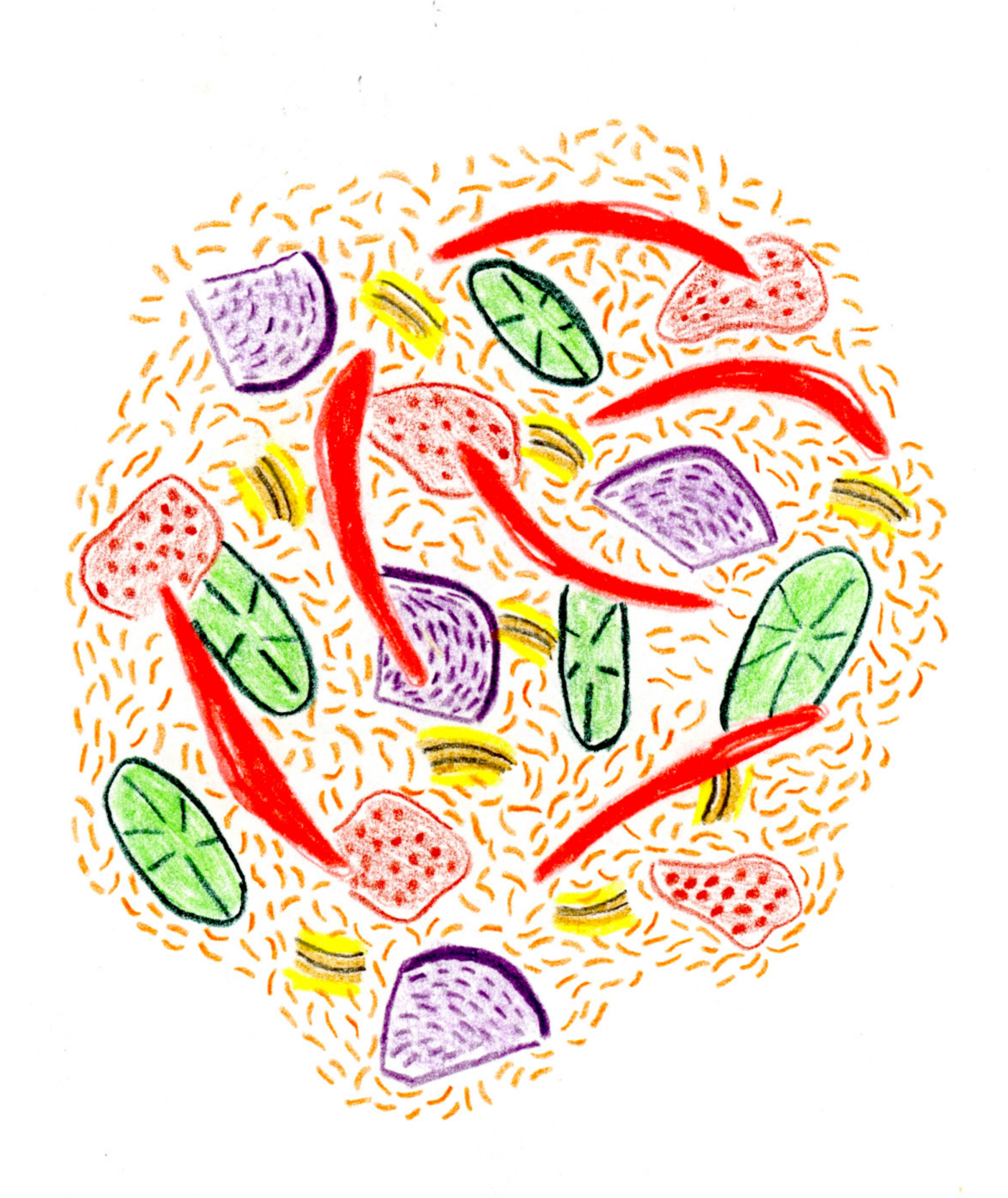
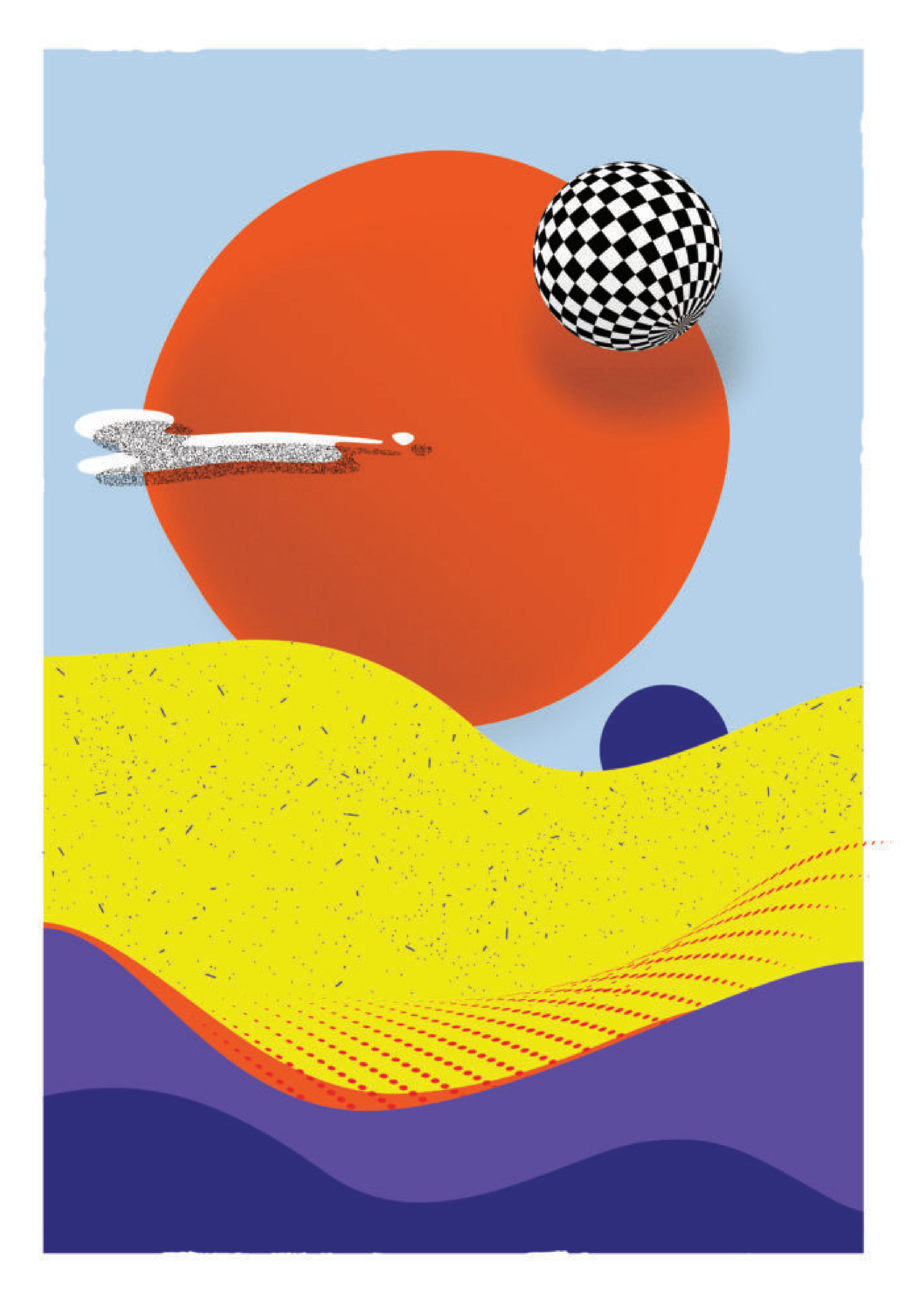
maze

FÉVRIER 2018 70



Saint-Laurent-de-Cuves (50)

FESTIVAL



papillonsdenuit.com

PAPILLONS DE NUIT

#P2N18

18.19.20 MAI 2018

ÉDITO

Alors c'est comme ça. Les jeunes ont besoin de repères, ils ont besoin qu'on leur transmette les « valeurs de la nation » ? La solution à tous nos maux semble aujourd'hui toute trouvée, elle est résumée en trois mots : service national universel.

L'idée peut paraître séduisante. En effet, le diagnostic sur la mixité sociale, les promesses de brassage de tous les jeunes au sein d'une même classe d'âge : voilà le mythe du service militaire, de l'époque à laquelle tout allait bien, à laquelle la jeunesse avait un but et s'engageait en faveur d'un fameux « intérêt général ».

Quelle ambition ? Réunir dans un même endroit des jeunes d'origines sociales différentes pour leur inculquer des valeurs, pour faire naître en eux des projets qui leur permettront de s'allier, de s'engager, pour défendre quelque chose de plus grand qu'eux. La mixité sociale ne se décrète pas, elle ne naît pas en un mois de service national, elle se construit, au fil du temps, par des parcours qui laissent le temps à chacune et à chacun de s'engager.

Et si ce lieu qui fait rêver l'opinion publique, en réalité, c'était l'école ?

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 23 rue Dagorno, 75012 Paris.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555.
ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.
Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein.
L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse).

L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email à l'adresse info@inspira.fr.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité.
Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/mentions-legales.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page « Contact » du site maze.fr.

Illustration couverture : Lorie Bayen-El-Kaim

CE MOIS



DOSSIER : LES NOUVEAUX ENJEUX DE L'ALIMENTATION

ACTUALITÉ

CINÉMA

LITTÉRATURE

ART

MUSIQUE

ÉCRANS



6



22


MUSÉE
DES BEAUX-ARTS
DE LYON
MBA-LYON.FR
LOS
MODERNOS
DIALOGUES
FRANCE | MEXIQUE
EXPOSITION
DU 2 DÉC. 2017
AU 5 MARS 2018

28



34

Style

LA DÉTOX - UNE AFFAIRE DE CORPS OU D'ESPRIT ?

Jade Roger

On a tous entendu parler de la détox, ce grand phénomène qui vous promet de vous nettoyer le corps, de vous débarrasser des toxines, d'améliorer votre peau, vos performances sportives mais aussi et toujours plus de perdre du poids. Entre tromperie, mensonge, malhonnêteté, escroquerie et mythe, on fait le point.

La détox mais qu'est ce que c'est ?

Détox = détoxifier, en français «faire perdre son caractère toxique à quelque chose». Autant dire que la détox est déjà un terme qui ne veut rien dire. Aussi ces industries ont donc inventé le terme de détoxication. C'est donc une théorie de médecine non conventionnelle qui recommande l'élimination des toxines présentes dans notre organisme par divers moyens. Petit point sur les toxines. Les toxines sont des substances toxiques produites par notre organisme. Certaines peuvent être à l'origine de maladie. La détox vous propose donc de se débarrasser de ces « toxines » pour purifier votre corps. A cela divers moyens: des cures, des compléments alimentaires, des jus ou encore du jeûne. Sur aurégime.fr, on peut lire que le but de la détox est d'éliminer hors du corps « tous les éléments indésirables » tels que la mauvaise graisse et surtout les toxines produites sous l'effet du stress. Les industries pharmaceutiques et de communication se basent sur le fait que le corps accumule des toxines liées au stress et à la pollution.

Toutefois, la cure détox, qui est un véritable effet de mode, n'est fondé sur aucune base scientifique* et n' a AUCUNE efficacité prouvée. La détox est purement et simplement un artefact de marketing. Le but donc : vous vendre, encore et toujours plus, différents aliments, compléments alimentaires, produits cosmétiques ou encore stages.

La détox est un concept tellement flou que, lorsqu'en 2009 Sense about science a voulu interroger 15 fabricants de produits détox et qu'ils leur ont demandé de définir ce qu'était ces « toxines », aucun n'a su répondre. Certes pour les toxines mais aucune de ces entreprises n'ont su faire une définition de détox non plus.

Un business très très juteux

La détox est donc une véritable intox. Intox qui a été nourrie par la communication. Les industries pharmaceutiques sont riches et possèdent un énorme pouvoir

médiatique. Elles n'ont pas hésité a utilisé des figures médiatiques comme Oprah Winfrey pour développer ce concept.

De nombreux scientifiques se sont cependant élevés contre ces théories. Cependant l'influence n'est pas là. Tapez « détox » dans Google, vous tomberez sur de nombreux blogs, magazines féminin, de santé et de régimes. La toile est inondée de profils soit disant détox à commencer par Instagram. On vous balance des photos retouchées avec de jolis filtres, de belles couleurs rose et pastel, des nanas avec des corps soit-disant parfaits et du fitness. Leur réussite pour ce corps ? Des compléments alimentaires, ou des jus qui remplacent des repas. NO WAY.

Sur Pinterest, les recettes détox se multiplient ainsi que les secrets de grand-mère pour évacuer les déchets de votre corps à l'aide de persil notamment. N'essayez pas, c'est une perte de temps et en plus, entre nous, c'est dégueulasse.

Youtube, merci chers influenceurs et influenceuses pour vos fabuleux conseils, que vous ne devez absolument pas écouter ! Payées pour vous vendre ces produits détox, ces personnes ne sont ni des coachs sportifs et encore moins des nutritionnistes. Alors attention car certains sont carrément dangereux pour la santé !

Les industries multiplient les coups de communication et proposent toujours plus de produits, de méthodes et de techniques pour purifier votre corps. Les marques se multiplient. Goop, créé par Gwyneth Paltrow, Cute nutrition, Unique muscle (qui vous propose de devenir une licorne avec de l'eau aromatisée au prix de 45$. Allo ? Oui je suis d'accord, escroquerie !), et plein d'autres… Toutes ces marques croulent dans nos feeds Instagram, Facebook et Pinterest.

N'achetez pas un thé ou des tisanes soit disant détox qui vont vous coûter une fortune, achetez un thé vert basique. Vous aurez les mêmes effets.

En plus de créer des complexes inutiles à celles et ceux qui sont victimes des standards de beauté, ce sont des pratiques qui peuvent être dangereuses. Remplacer un repas par un jus ou des compléments alimentaires, ce n'est pas bon pour votre corps.

Le meilleur allié « détox » : votre corps !

Pas besoin de produits en tous genres, votre corps se purifie tout seul. Vos organes le font automatiquement : reins, intestins, poumons, peau et foie. Ce dernier se charge de nettoyer toutes les mauvaises substances toxiques. Le problème de la détox c'est que certaines pratiques sont vendues à des prix souvent exorbitants alors qu'elles sont dangereuses.

Commençons par la pire, les séances d'irrigation du colon. A l'aide d'images truquées, l'on vous fait croire que des toxines s'accumulent dans l'intestin. Pratiquer une de ces séances c'est risquer des infections et des perforations, sans parler du bouleversement que cela produit dans notre équilibre biochimique.

Il existe aussi des bougies auriculaires vendues pour plusieurs effets dont celui de la détox. Aucune efficacité n'a été cependant prouvée. Divers spécialistes soulignent le danger qu'elles représentent pour vos tympans !

Les séances de transpiration ne servent absolument pas à purifier votre corps car les déchets ne se situent pas dans les pores, du moins ils s'éliminent continuellement.

Il existe aussi des machines pour évacuer les déchets par la plante des pieds. L'eau dans laquelle on met les pieds devient plus sombre et marronâtre au bout de plusieurs minutes. D'après les vendeurs, c'est dû aux toxines. Utiliser une machine de ces machines sans mettre ses pieds dedans équivaut au même résultat : l'eau devient marronâtre après quelques minutes.

La détox se base sur le fait que vos organes nettoyeurs (intestins, reins, foie, etc.) sont trop sollicités, qu'ils se bouchent, qu'ils travaillent trop… Or dans la réalité, s'il existe ne serait-ce qu'un micro dysfonctionnement, vous êtes forcément au courant. Cela pourrait conduire à une intoxication rapide de l'organisme qui peut conduire à la mort. Un pharmacien Québécois, Olivier Bernard, dans une de ses analyses a même dit « à moins que vous ne soyez un cyborg, une entité extraterrestre ou un fantôme, vous n'avez pas besoin d'un produit pour nettoyer votre organisme ».

La détox est donc une véritable intoxication des esprits ? Ecoutez votre corps, si vous n'avez pas faim, ne mangez pas. Si vous avez faim, mangez. Si vous n'en voulez plus, ne vous forcez pas, mettez au frigo, mais surtout faites-vous plaisir ! Mangez sain, bougez et surtout variez les aliments, pas besoin de dépenser des fortunes en stages, cures et autres compléments alimentaires qui ne vous aident pas. Gardez votre argent pour vous, votre portefeuille vous remerciera.

* Des travaux sur la détox existent dans des bases de données médicales. Cependant ces études ne répondent quasiment à aucun des critères requis d'un travail scientifique.

QUE VA-T-IL SORTIR DES « ETATS GÉNÉRAUX DE L'ALIMENTATION » ?

Des agriculteurs pas assez rémunérés, un secteur bio en attente de plus de soutien, la question de l'agriculture française dans l'Europe... Après plusieurs mois de négociations à l'occasion des États Généraux de l'Alimentation en fin d'année 2017, un projet de loi sur l'alimentation a été présenté au Conseil des Ministres mercredi 31 janvier 2018.

Claire Lepoutre



Ce qui avait été dit

Les États Généraux de l'Alimentation se sont tenus sur une longue période du 20 juillet au 21 décembre 2017. Ils devaient être le moyen de chercher des solutions à la crise agricole que vit la France et qui s'aggrave avec un endettement persistant des agriculteurs. Beaucoup de producteurs ne touchent en effet pas un revenu suffisamment décent pour vivre et continuer d'exercer dignement leur métier.

En janvier 2017, à Quimper, il était déjà question dans le discours du futur Président de renforcer le pouvoir des agriculteurs lors des négociations commerciales avec les industriels et les enseignes de grande distribution, en favorisant notamment la création d'organisations de producteurs, afin que les agriculteurs prennent part à la fixation d'un prix plus juste. Pour cela, il était envisagé que le prix de vente soit fixé par les producteurs eux-mêmes en fonction des coûts de production.

Il était aussi question d'un programme d'investissement d'avenir agricole 2017-2022 pour encourager le développement d'une agriculture respectueuse de l'environnement. Cependant, il n'a été pas clairement affirmé le fait de soutenir

l'agriculture biologique. Les termes employés étaient répondre à la « demande des consommateurs » (qui n'était pas définie) et « promouvoir des choix alimentaires favorables pour la santé et respectueux de l'environnement » ; on entend par là être engagé dans le développement durable.

Des décisions, qui restent parfois inégales

Ironiquement, le nom « d'État généraux » de l'alimentation rappelle les assemblées exceptionnelles de l'Ancien Régime convoquées par le Roi lors de crises et rassemblant les trois ordres, noblesse, clergé et tiers état. C'était à se demander si les petits auraient vraiment leur place dans les discussions sous un nom évocateur de crise ou si l'appellation n'annonçait pas que leurs voix compteraient moins, et que les cahiers des charges de l'agriculture raisonnée ne seraient pas réduits à des cahiers de doléance.

Ce qu'il en est, c'est que les États Généraux de l'Alimentation ont été force de proposition, au moyen d'une consultation publique en ligne et d'ateliers ouvert au public, organisés pendant plusieurs mois. Le soutien à l'agriculture biologique a été débattu, alors que Monsieur Macron promettait en parallèle une sortie du glyphosate sous son quinquennat, et en même temps que les aides au maintien de l'agriculture bio étaient supprimées en septembre pour être déplacées sur l'aide à la conversion des agriculteurs.

Finalement, les conclusions sur les soutiens financiers apportées pour l'instant ont de quoi picorer mais pas rassasier. Parmi les 57 milliards d'euros destinés à l'investissement sur la période 2017-2022, l'État accordera 5 milliards pour soutenir de la compétitivité et de l'innovation des filières agricoles. Ils seront trop insuffisants pour que de réels progrès soient engagés dans une des filières. On n'a à ce jour pas d'indications sur des mesures à venir pour soutenir la transition écologique de l'agriculture, ni sur le paiement des services environnementaux, mais l'accent est mis sur la recherche de solutions dans le bio.

Néanmoins, l'élévation du seuil de revente à perte à 10 % sur les aliments et l'inversement de la contractualisation permettant aux producteurs de fixer un prix plus juste devraient rehausser les salaires des agriculteurs. Cela pourrait aussi augmenter le prix des produits alimentaires si les grandes distributions veulent conserver leurs marges actuelles et qu'aucunes mesures n'est prises pour prévenir cette hausse. Le souhait du gouvernement reste que les filières se restructurent pendant le quinquennat afin que des petits producteurs dispersés puissent affronter les quelques distributeurs qui se partagent le marché.

D'autres mesures ont de quoi faire un coup de pub : 50 % de produits labellisés et locaux dont 20 % issus de l'agriculture biologique dans la restauration collective, plus de sanctions en cas de maltraitance animale, une véritable politique de lutte contre le gaspillage. Une mesure prévoit de mieux informer le consommateur sur le contenu des produits qu'il achète en modifiant les informations sur l'étiquetage, afin par exemple de prévenir les problèmes de surpoids et d'obésité. C'est réellement révolutionnaire quand on se souvient des réticences des industriels dans le passé ?

On parle peu de l'Europe

La volonté de permettre à des groupements de producteurs de faire le poids face aux industriels est comme vise à maintenir l'équilibre, avec le même objectif que les aides européennes en matière d'agriculture (PAC) de faire que les revenus de l'agriculteur ne soient pas absorbés par la rencontre entre l'offre et la demande. Si auparavant l'objectif de la PAC était de permettre à l'agriculteur de consommer et d'innover, aujourd'hui c'est celui de maintenir son activité, même quand elle n'est quasiment plus rentable. Avec le Brexit, on peut s'attendre à une diminution des aides de la PAC. Le droit européen qui s'applique sur les filières pourraient contrarier le projet de modernisation du gouvernement. Il n'aura pas été la vedette des États Généraux ; le Président se désintéresse médiatiquement de la question de la PAC, et mise sur l'exportation des produits français.

Après un premier projet de loi « pour l'équilibre des relations commerciales dans le secteur agricole et une alimentation saine et durable », pas de plan de sauvetage des agriculteurs français à coup de milliards sur la table. L'accent est mis sur la structuration des filières comme le moyen de rendre les agriculteurs indépendants et pour que le marché reste libre.

Les futures mesures à prévoir n'entraveront cependant pas la volonté des consommateurs de consommer plus responsables s'ils souhaitent être plus solidaires. Les AMAP et magasins de vente directe connaissent une plus grande médiatisation depuis la prise de conscience de leurs bienfaits pour l'environnement et sur l'agriculture locale. Le financement participatif en agriculture constitue aussi un acte solidaire, dans l'attente de plus d'informations sur la politique du gouvernement. Comme le dit en effet Eric Andrieu, eurodéputé, dans un communiqué de presse, le projet de loi manque de dimension européenne et on ne prévoit pas le développement des circuits courts moins dommageables pour l'environnement.

LE FILM CANNIBALE - ENTRE RÉACTUALISATION ET CONTINUITÉ

Dans les années 70 apparaissait pour la première fois un tout nouveau genre de films : le film cannibale. Né en Italie, il se propage rapidement et on peut désormais dire « qui n'a jamais vu un film de cannibales ? ». Retour sur un genre, entre réactualisation et hommage.

Charlène Ponzo

À sa naissance, le film cannibale est un genre considéré comme scandaleux et est vivement attaqué par les critiques. Des critiques qui ne vont cependant pas freiner la montée du phénomène du cannibal movie…

Le film cannibale, pur produit du cinéma bis

Mêlant films érotiques et films gores de manière très récurrente, le film de cannibales est devenu très rapidement un genre phare du cinéma bis. À l'origine en effet, les cannibal movies ont de très petits budgets. En résulte des effets spéciaux bien gores qui, s'ils ne sont pas toujours très réalistes, auront au moins le mérite de vous dégoûter. Certaines scènes, elles, sont bien réelles. On peut ainsi citer la scène mythique de la tortue dans Cannibal Holocaust, qui aura marqué des générations entières de cinéphiles.

C'est aussi là l'un des aspects scandaleux des films cannibales à l'époque. Dans le cas de Cannibal Holocaust, l'équipe de tournage avait certifié ces scènes violentes de mise à mort d'animaux comme « sans trucages ». De forts soupçons allant au-delà de la mise à mort animale pesaient alors sur ce film, considéré par beaucoup à l'époque comme un snuff-movie.

De par son aspect scandaleux et ses faibles moyens de production, le cannibal movie est un des grands genres du cinéma bis. Le cinéma bis a certes de nombreux amateurs de nos jours mais à l'époque le tournage de films à faibles moyens était vu par les spécialistes du cinéma comme une honte pour le 7e art. Un sous genre scandaleux donc, au sein d'un genre cinématographique scandaleux.

L'autre, ce sauvage

Dès ses débuts, le film cannibale se révèle être un sous-genre cinématographique bien codé. Du sang, des nichons et une tribu d'indigènes. C'est ce modèle que reprendront grand nombre de films de cannibales plus ou moins nanardesques allant de Cannibal Holocaust à Terreur Cannibale, en passant par le très light La montagne du dieu cannibale. Une recette miracle qui aurait pour vocation d'appâter un public toujours plus large : de l'amateur de gore à l'amateur de seins nus. Mais l'ingrédient principal de ce plat délicieux qu'est le cannibal movie semble être à l'époque la présence de l'Autre comme objet de répulsion. L'Autre, ce membre d'une tribu sauvage.

Le film cannibale illustre donc la volonté de créer la peur chez le spectateur par la différence ethnique. Une peur entrainant rejet de l'autre et sentiment que l'horreur se trouve ailleurs : dans l'inconnu, dans un mode de vie et des traditions différentes des nôtres. Un pitch de départ en cohésion avec les recherches menées par de grands anthropologues à l'époque. Par la suite, le genre va progressivement être appelé à se moderniser pour survivre, et être cannibale ne sera plus l'apanage des antagonistes.

L'intériorisation de l'horreur cannibale

Progressivement le cannibal movie va devoir se réadapter aux problèmes que nos sociétés traversent. Avec Nouvelle cuisine, film Hong-kongais sorti en 2004, c'est par exemple la question de la longévité et du refus de vieillir qui est abordée par Fruit Chan. Une nouvelle interprétation du cannibalisme qui prend cette fois-ci source dans nos sociétés dites modernes.
Plus récemment on peut citer le très bon Grave, sortie en 2017, qui va encore plus loin dans l'intériorisation

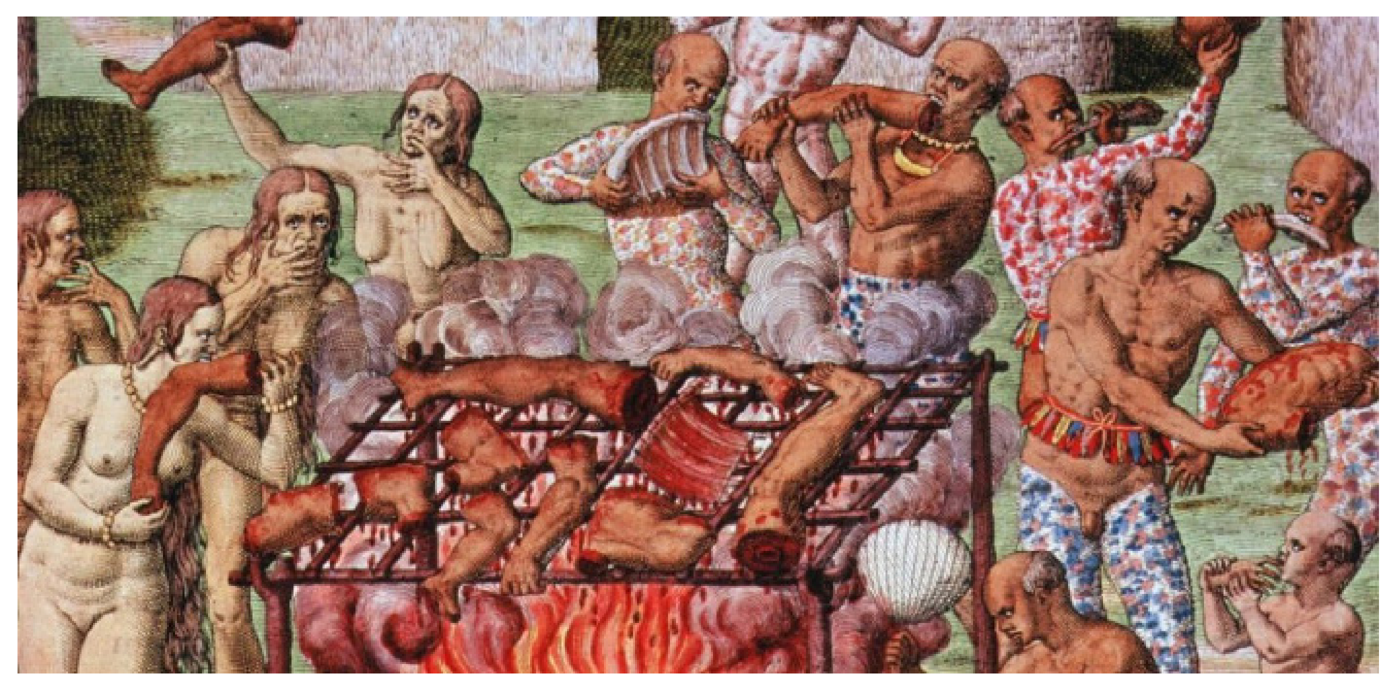
de l'horreur cannibale. Un film qui parle d'une jeune fille végétarienne depuis l'enfance qui devient cannibale sans être trop capable de se l'expliquer. De quoi créer de l'empathie chez le spectateur qui essaye lui aussi de s'expliquer l'irrationnel. Comme si l'on était à la place de Justine, on cherche à comprendre le phénomène de l'anthropophagie. Lentement, on intériorise une horreur qui nous dépasse.

L'horreur involontaire

Apparaît en parallèle à cette intériorisation du phénomène anthropophagique un nouveau type de films cannibales. Des films où l'anthropophagie devient involontaire. Qu'elle résulte d'un complot à grande échelle avec Soleil Vert en 1973 ou qu'elle réponde aux besoins personnels de personnages à l'état psychologique douteux avec Delicatessen ou encore Les bouchers verts, l'horreur devient à l'occasion involontaire pour les mangeurs de chair humaine.

On passe donc de films très codés ou le cannibalisme est un véritable rite à des films où le cannibalisme est involontaire et repose sur l'unique besoin de s'enrichir comme c'est le cas dans Les bouchers verts. Une critique acerbe de la société de consommation dans laquelle nous vivons et qui, nous faisant perdre de notre humanité nous appelle à amasser toujours plus de deniers.

On constate donc une véritable volonté de modernisation du thème du cannibalisme au cinéma. Le cannibalisme n'est plus l'élément central et vendeur que l'on affiche dans le titre de son film mais devient un simple élément horrifique permettant de critiquer des sociétés en perpétuel mouvement. À l'image de nos sociétés changeantes, le film cannibale change lui aussi, passant d'une horreur qui nous est inconnue à une horreur que l'on essaie de comprendre et de se figurer. L'horreur devient imaginable dans nos propres sociétés, qu'elle soit volontaire ou que l'on consomme de l'être humain sans le savoir. Vous pourriez vous demander, que fait-on de Green Inferno, sorti en 2013 et qui reprend pourtant le thème très classique de la tribu indigène ? L'attachement au cannibal movie des débuts reste fort pour les amateurs de cinéma bis et l'hommage aux films cultes ayant fait connaître le genre n'est jamais bien loin...



Gravure de Théodore de Bry - Anthropophagie

LAIT INFANTILE CONTAMINÉ - UN SCANDALE SANITAIRE (TRÈS) MAL GERÉ

Pauline Lammerant

C'est le dossier santé et alimentaire qui a agité l'actualité de ces deux derniers mois, de par le jeune âge des victimes, et les rebondissements à répétitions. Entre zones d'ombre, accusations et révélations, retour sur le scandale sanitaire de la contamination à la salmonelle de nourrissons.

Le 2 décembre, le Ministère de la santé et la direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes (DGCCRF) annoncent avoir retiré de la vente et rappelé 12 lots de laits infantiles. En suivront plus de 600. Les institutions auraient en effet fait le lien entre une vingtaine de bébés de moins de six mois hospitalisés depuis le mois d'août suite à une contamination à la salmonelle. Ils auraient tous consommé des produits de la marque Picot, Pepti et Milumel provenant du même groupe, Lactalis, et d'un même site de production, celui de Craon, rapidement mis en cause.

La salmonelle est une bactérie issue du tube digestif des animaux et très souvent transmise à l'homme par le biais d'aliments contaminés. D'après l'institut Pasteur, chaque année le Centre national de recherches (CNR) expertise de 8000 à 10 000 souches de Salmonella. Chez les personnes âgées, les nourrissons, ou les personnes immunodéprimées, l'infection peut être très sévère voire mortelle. Elle entraîne fièvre et gastro-entérites.

Au fur et à mesure des semaines, de nouveaux petits patients étaient hospitalisés pour les mêmes symptômes. A ce jour, on compte 37 bébés atteints. Mais au vu des récentes analyses, le groupe n'exclut pas que d'autres bébés aient consommé des produits infectés entre 2005 et 2017. Fort heureusement, aucun des cas ne s'est révélé mortel. Mais les contaminations auraient pu être évitées.

Manque de transparence, négligence : Lactalis savait-il ?

Face au scandale, le groupe Lactalis et ses dirigeants se font discrets et les parents réclament plus de transparence. Alors que 612 lots ont été retirés de la vente et rappelés entre le 2 et le 10 décembre, le groupe ajoute discrètement 5 nouveaux lots à la liste le 18 décembre. Plus tard, un communiqué du groupe précisera que loin d'être un oubli volontaire, il s'agissait d'une erreur de liste : "ces 5 lots ont été notifiés aux services de l'État, mais par la suite omis de la liste de l'arrêté ministériel qui a entraîné le rappel».

Quentin Guillemain, père d'une fillette de trois mois qui a consommé du lait Lactalis, est le premier à déposer plainte contre le groupe laitier en décembre pour mise en danger de la vie d'autrui et non assistance à personne en danger. Il crée une association de victimes pour obtenir plus de réponses, notamment de la part de l'Etat. Les parents sont en colère et

accusent le groupe d'avoir dissimulé des informations et d'avoir été négligents. Pas dans le but de mettre en danger la vie de nourrissons, mais par intérêt économique.

Selon Le Canard enchaîné, le groupe laitier, leader sur le marché, était au courant, depuis plusieurs mois, de la présence de salmonelles dans son usine de Craon. Des analyses avaient été effectuées sur le site, en août et en novembre, sans aucun dépistage. Pourtant, ce sont bien les lots délivrés depuis février 2017 qui sont aujourd'hui mis en cause. Dans un communiqué datant du premier février, le dirigeant du groupe, Emmanuel Besnier, s'explique enfin sans réellement porter de responsabilités : « Je m'étais engagé à faire toute la lumière sur ce qui s'est passé. On sait aujourd'hui que nous avons libéré des salmonella Agona en réalisant des travaux sur les sols et les cloisons de la tour de séchage ». Selon lui, les analyses réalisées ces dernières mois ne laissaient aucun doute qui aurait justifié d'arrêter la production de leur site de Craon. Dans le cas contraire, il assure qu'ils n'auraient "évidemment pas commercialisé les produits". Emmanuel Besnier accuse en fait le laboratoire extérieur chargé des analyses d'avoir été négligent : "Nous nous posons beaucoup de questions sur la sensibilité des analyses faites par ce laboratoire. Nous avons beaucoup de mal à comprendre comment 16 000 analyses réalisées en 2017 ont pu ne rien révéler. Nous avons des doutes sur la fiabilité des tests. Ce n'est pas possible qu'il n'y en ait eu aucun de positif ". Pour le Canard enchaîné, le groupe mayennais était au courant mais aurait tout tenté pour minimiser l'affaire.

Des erreurs en séries, les distributeurs et l'Etat également pointés du doigt

En matière de déni, d'autres acteurs de cette affaire ne sont pas en reste. Alors que dès le 2 décembre les autorités avaient commencé à former une liste regroupant les lots à retirer de la vente à destination des distributeurs et malgré des rappels successifs, certaines enseignes ont fait preuve d'une gestion défaillante spectaculaire. Au moins 91 établissement détenaient jusqu'à mi-janvier des boites qui auraient dû être retirées des rayons. Ce sont parfois les consommateurs eux-mêmes qui ont dû les signaler. Bruno le Maire a indiqué que parmi eux se trouvaient 30 grandes surfaces, 44 pharmacies, 2 crèches, 12 hôpitaux et 3 grossistes. Les produits du groupe Lactalis, leader sur le marché, ne seraient apparemment pas les plus faciles à remplacer. Leurs concurrents ont dû rudement accélérer leur production pour satisfaire la demande et éviter une pénurie grandement crainte. Casino, Carrefour, Système U, etc., le 9 janvier, Leclerc a admis avoir vendu 984 produits qui auraient dû être retirés de la vente. Auchan a présenté ses excuses et se dit « consterné pour ces erreurs subies par ses clients » après avoir vendu 52 produits Lactalis dans 28 de ses magasins. Ils évoquent des erreurs humaines et des listes pas à jour.

A cette révélation, Carine Wolf-Thal, la présidente du Conseil national de l'Ordre des pharmaciens s'est montrée très indignée dans un communiqué : « Par leur manquement, ces quelques pharmaciens mettent en danger la sécurité sanitaire, trahissent la confiance des patients et bafouent l'honneur de la profession. C'est inacceptable. », présentant ses excuses « au nom de la profession ».

> « Dans cette affaire, je trouve qu'il y a une nonchalance de la part du gouvernement qui devrait, à un moment donné, taper du poing sur la table et informer correctement la population. »

Dans cette affaire, l'Etat et ses services sont aussi pointés du doigt. Dans un communiqué en date du mercredi 24 janvier, l'AFP a annoncé que « les parents d'un jeune garçon ayant consommé du lait infantile contaminé aux salmonelles ont déposé une plainte auprès du tribunal de grande instance de Paris » avec constitution de partie civile pour « administration de substances nuisibles ayant entraîné une infirmité permanente » sur un mineur de moins de 15 ans. Si la plainte vise le groupe Lactalis, elle cible également la Direction départementale de la cohésion sociale et de la protection de la population de la Mayenne et la Direction générale de l'alimentation, responsables des contrôles sanitaires et de la délivrance d'un agrément à l'usine. La famille les accuse de complicité et de n'avoir « volontairement pas effectué de contrôles sur la production de lait infantile » lors de leurs visites de ces derniers mois. Quentin Guillemain reproche quant à lui à l'Etat sa "nonchalance" et le manque d'information et d'accompagnement dont les parents et consommateurs se sont vus victimes : « Dans cette affaire, je trouve qu'il y a une nonchalance de la part du gouvernement qui devrait, à un moment donné, taper du poing sur la table et informer correctement la population. ».

Conjointement, des députés du groupe socialiste ont demandé l'ouverture d'une commission d'enquête afin d'établir « la chaîne des responsabilités ».

Cette affaire laisse un goût amer. Malgré un sujet plus que sérieux et la santé de nourrissons potentiellement en jeu, les différents acteurs du dossier se sont montrés décevants. Le groupe a très peu communiqué et deux mois après que le scandale a éclaté, Emmanuel Besnier a finalement présenté ses excuses au nom du groupe Lactalis. Les services de l'Etat et le groupe laitier ont mis du temps à identifier les lots infectés, et les distributeurs encore davantage à les retirer de la vente. Une centaine de parents auraient porté plainte. Reste désormais à la justice de mener son enquête et de déterminer les responsabilités. ■

RÉGIMES EXTRÊMES - QUAND UN EFFET DE MODE MET LA SANTÉ EN DANGER

Sofia Touhami

Nombreuses sont les personnes qui aimeraient reprendre leur alimentation en main et, pourquoi pas, perdre du poids. Tous les moyens ne sont cependant pas bons pour atteindre cet objectif. Certains régimes conseillés sur internet relèvent en fait de la malnutrition, voire du danger de mort.

Regretter les excès des fêtes de fin d'année est un sentiment déjà vécu par la plupart d'entre nous. A l'aube de la nouvelle année, il n'est pas rare de perdre quelques minutes ou quelques heures de son temps sur internet, à la recherche de la solution miracle qui fera perdre du poids sans trop d'effort. On connait les classiques comme Weight Watchers, Dukan et la soupe aux choux. Mais depuis quelques années, l'obsession healthy qui fait suffoquer les réseaux sociaux a développé de nouvelles tendances alimentaires. Le nombre de végétariens et flexitariens a explosé, les végétaliens et les vegans sont également très représentés. Au-delà de ces courants connus, moyennement acceptés et parfois déconseillés par la médecine traditionnelle elle-même, il existe une frange particulière de régimes honnis par la communauté médicale mais plébiscitée par les bloggeurs nutritionnistes du dimanche.

Vivre la vie de l'homme de Cro Magnon

Il ne faut pas plus de deux clics sur n'importe quelle plateforme de blog ou site de cuisine pour trouver une référence au régime paléo. Abréviation de paléolithique, cette alimentation rejette toute forme de nourriture transformée, de produits laitiers, de légumineuses, de céréales, de sucre et d'huile. Les initiateurs de ce mode de nutrition veulent se rapprocher au mieux de ce que mangeaient nos ancêtres préhistoriques, estimant que le corps humain n'est pas adapté à ce qu'on peut lui faire ingérer aujourd'hui. Concrètement, ils ne mangent que de la viande, des fruits et légumes frais et des fruits secs. La liste très restreinte d'aliments autorisés expose à un premier danger ; celui de manger toujours la même chose et de ne pas apporter une assez grande palette de nutriments à l'organisme.

Il ne faut pas avoir une thèse en médecine pour repérer les problèmes que peut causer le paléo. Sans aucun produit laitier ni complément alimentaire, les adhérents s'exposent à des carences drastiques en calcium et en vitamine D, essentiels à la croissance et au maintien de la bonne santé des os. On ne compte plus les cas d'osthéoporose et de rhumatismes précoces. Rejeter les céréales mène à une régime beaucoup trop bas en glucides, puisqu'aucun féculent ne peut être ingéré. La consommation outrancière de viande mène à des problèmes de cholestérol, comme dans tous les régimes hyper-protéinés. Pire que tout, on relève parmi les pratiquants des cas de mal de caribou, une forme de malnutrition due à une trop grande consommation de viande qui empêche le foie et les reins de travailler correctement et contamine dangereusement le sang.

Pour bien mourir, mangez des fruits

Autre dérive, celle des frugivores. Comme son nom l'indique, ce régime est majoritairement basé sur une consommation de fruits (minimum 80% de l'alimentation doit être issue de fruits) et quelques feuilles vertes comme la salade ou les épinards. Les fruits se cuisent peu, donc par la force des choses, les frugivores en viennent à manger cru la plupart du temps. Les effets bénéfiques du frugivorisme à court terme sont indéniables. Laisser un corps une semaine se libérer des toxines accumulées en ne lui donnant que des fruits contenant des fibres et des vitamines, cela a du bon. Le problème des frugivores, c'est qu'ils se lancent dans cette consommation pour toute la vie.

Inévitablement, ils s'exposent à de graves manques, puisque les fruits sont riches en vitamines et en fibres, mais ne contiennent presque rien d'autre

à part de l'eau. Outre l'inextinguible sensation de faim, les frugivores sont déficients en vitamine B12, indispensable au bon fonctionnement du corps, en fer, en calcium, en vitamine D, en omega-3. Ils finissent presque tous cloués au lit par le manque d'énergie, ils sont incapables de se concentrer ou de fournir un effort mental, et présentent des troubles du système immunitaire.

On pourrait croire qu'un fruit est sain par nature. Mais même s'il ne contient pas de sucre raffiné, le fruit est riche en fructose, une forme de sucre, qui a les mêmes effets qu'une cuillère de sucre semoule quand elle est avalée d'un coup. Les frugivores voient leurs dents ternir puis se déchausser à force d'attaquer leur structure avec des sucres naturels parfois plus acides qu'une cannette de soda. Bon nombre d'entre eux sombrent dans la maigreur extrême avant d'accepter que leur régime est la source de tous leurs maux.

Plus cru que la cruauté

L'une des dernières tendances affolantes d'internet est la mode du cru. Le crudivorisme, que l'on retrouve beaucoup sous l'appellation raw food partout sur Instagram et Pinterest, fait un pas de plus dans l'excès. Les crudivores ne disent pas simplement qu'il serait mieux de ne pas cuire les aliments, ils prétendent que la cuisson fait perdre leur valeur nutritive aux aliments et mène à des maladies comme le cancer. Ils vont même plus loin, en niant les découvertes scientifiques les plus déterminantes de notre ère, puisqu'ils réfutent les bienfaits de la pasteurisation. Grands amateurs de lait frais non-pasteurisé, beaucoup de crudivores ont développé la salmonellose ces dernières années. De la préoccupation de manger moins gras en évitant la friture, le crudivorisme s'est perdu dans la folie de ne plus jamais utiliser d'huile ou de vapeur, emportant sur son passage des dizaines de milliers d'adhérents naïfs.

La raw food est d'autant plus dangereuse qu'elle est très souvent mêlée au véganisme. Les bloggeurs les plus suivis dans le monde de la cuisine clament haut et fort, sans aucune preuve scientifique que cuire, c'est mourir. FullyRaw Kristina dit dans sa page d'accueil que la cuisson constitue un danger mortel pour les êtres humains, sans citer aucune source scientifique ou médicale. Suivie par plus d'un million de personnes sur les réseaux sociaux, cette femme pleine de bonnes intentions mène ses fans au suicide et à la malnutrition en tenant un discours aussi radicalement faux.

L'équilibre, c'est la santé

Peu importe le régime choisi, il faut y trouver un équilibre nutritionnel et psychologique. Se priver n'a jamais été une solution viable et durable. En plus du facteur déprimant de ne plus manger les choses qui nous rendent heureux, les régimes de l'extrême présentés ici induisent une privation physique qui peut avoir des répercussions désastreuses sur la santé. Trop consommer de fruits peut être aussi dangereux qu'une consommation excessive de gras. Ne pas rechercher le dosage parfait entre nourriture saine et alimentation complète fera apparaitre tôt ou tard les symptômes d'un mal profond. S'il y a bien une règle cardinale à ne jamais perdre de vue lorsque l'on touche à la façon dont on se nourrit, c'est celle de l'écoute. Ecouter son corps, ses envies, ses maux et ses désagréments reste la seule boussole fiable pour s'orienter au milieu de toutes ces modes alimentaires plus farfelues les unes que les autres.

L'INFRASTRUCTURE : ESPACE OUBLIÉ DE L'INTERNET MONDIAL

Pour beaucoup, Internet s'arrête à leur box ou aux sigles 3G et 4G. Cependant, c'est tout un ensemble de technologies qui permet l'accès à cet immense réseau. Celles-ci sont un des principaux enjeux du XXIe siècle.

Dorian Le Sénéchal

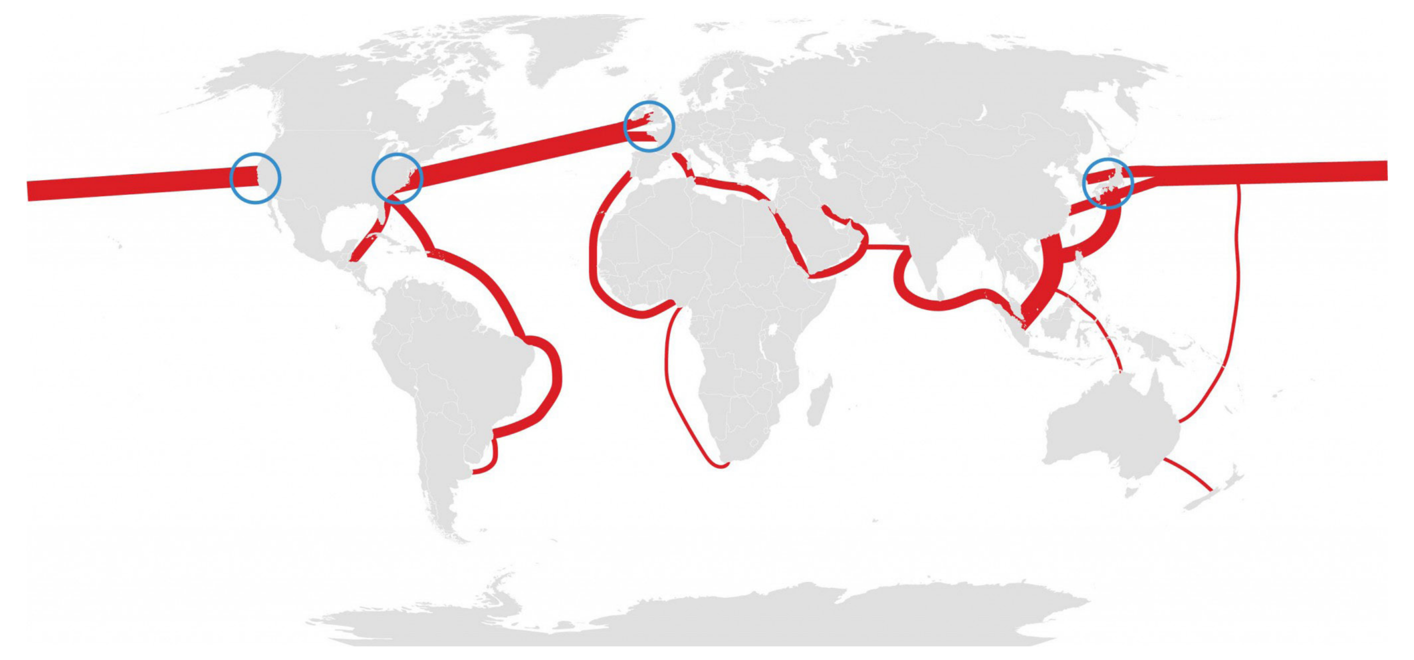
Au niveau national, la maîtrise de l'infrastructure réseau est problématique. Il existe tout une palette de modèles allant de l'infrastructure étatique à la gestion privée américaine, et ces choix relèvent de politiques entamées il y a des décennies de cela avec le premier réseau téléphonique fixe. Une maîtrise privée a créé aux US toute une série de problèmes pour les consommateurs : le partage de zones en monopoles locaux a, à l'inverse du marché français, tiré les prix vers le haut. Ensuite, la dualité des technologies de téléphonie crée un grand problème d'interopérabilité et de liberté du consommateur. Le réseau européen est uniquement lié à la technologie « GMS », ce qui permet d'ailleurs le roaming. Une partie du réseau américain utilise lui la norme CDMA, qui coexiste de manière anecdotique avec le réseau GSM dans le reste du monde.

C'est sur ce marché qu'a explosé la problématique de neutralité du net, que pose la gestion privée. Les câbles qui portent Internet doivent-ils être neutres ou l'opérateur est-il libre de privilégier certains acteurs ? Jusqu'ici le principe de neutralité a, pour l'utilisateur, prévalu. Cependant, de nombreux opérateurs souhaiteraient que des acteurs comme Netflix, qui pèsent lourdement sur leur réseau, participent à leurs frais. Fait amusant, c'est le phénomène inverse qui a aujourd'hui lieu entre TFI et Orange/Canal+ : le fournisseur de contenu demande aux transporteur et distributeur de payer pour accéder à son contenu.

La gestion privée pose aussi la question du déploiement. En effet, comment garantir aux zones reculées, donc peu rentables, un accès à Internet ? Même en France où l'Etat pèse fort sur les opérateurs, qu'il subventionne même parfois, subsistent des zones « blanches » pour le mobile. De même le déploiement de l'ADSL n'est toujours pas terminé dans certaines zones de campagne ?
Ce problème du déploiement nous amène à un des grands enjeux du XXIe siècle : les câbles sous-marins. Ceux-ci, principalement de fait d'acteurs privés, assurent la transmission transcontinentale des données (ce qui permet à un internaute français de se connecter à un site américain). Le problème ici est la dépendance que cela induit. En effet, est-il rationnel de confier à des acteurs privés la maîtrise de ce qui est aujourd'hui un élément vital de la civilisation moderne ? Les logiques de rentabilité qui accompagnent cette propriété ne semblent pas compatibles avec celle du bien commun qui devrait en théorie guider la mise en place de ces câbles. On peut de manière très distincte observer la fracture nord-sud sur les cartes de ces câbles. Certes les volumes d'échanges sont supérieurs dans le nord, mais la faiblesse des moyens accordés au sud est-elle une cause ou une conséquence de son retard ? Ce fait n'est pas une évidence, mais l'accès à ces câbles est facturé. Peu surprenament, il est plus coûteux de faire transiter des données entre le Brésil et les États-Unis qu'entre l'Europe et ce dernier (10 à 20 fois plus). Il est aisé de critiquer le modèle privé, serait-il possible alors de mettre en place une version publique de ce réseau ?

Un modèle existe en réalité déjà : le réseau Géant. Si ce nom rappelle à certain·e·s des souvenirs, ce seront celles et ceux d'Eduroam, le fameux wifi des universités. Géant est en réalité un immense réseau parallèle réservé à la recherche sur lequel transitent tous les jours 10 pétabits de données (soit 10 000 000 gigas). En France ce réseau, géré par le RENATER, relie via fibre optique les universités de métropole et d'outre-mer. Issu d'une politique de coopération, ce réseau est aujourd'hui une des meilleures infrastructures Internet mondiales. Elle a aussi été entièrement réalisée sur fonds publics (nationaux et européens). C'est là que le bât blesse pour le privé ; une infrastructure publique se montrant infiniment meilleure que sa version privée.

Internet est devenu un support pour la connaissance, l'information, mais aussi la démocratie. Comment, sinon en assurant une gestion, ou à défaut un contrôle public de ce réseau, garantissant que ce dernier ne devienne pas un outil de manipulation des foules ? La structure actuelle, une gestion opaque et privée des technologies américaines et une inégalité de l'accès, n'assurent manifestement pas cela.



Carte des principales routes de câbles sous-marins. En bleu, les principaux hubs d'arrivée de données.

JANE AUSTEN À L'ÈRE DE LA COMÉDIE ROMANTIQUE

Une héroïne à l'esprit vif et à contre-courant de son époque, un prétendant idéal qui doit concourir pour son cœur contre un autre s'avérant être un truand : ces éléments composent aussi bien les romans de Jane Austen que les comédies romantiques. Aussi cocasse que cela puisse paraître, l'influence de la célèbre autrice britannique du XIXème siècle est omniprésente dans le genre plus contemporain des « rom-com ».

Zoé Thibault

Cinéma

On pourra penser, par exemple, aux adaptations romancées, dont la version 2005 d'Orgueil et Préjugés, mais ces versions omettent souvent de traduire l'humour fin et burlesque d'Austen et de son époque. D'autres, à l'inverse, ont eu l'idée de transposer ces situations dans un contexte actuel. Si, par exemple, la célèbre Bridget Jones s'inspire ouvertement d'Orgueil et Préjugés, le genre connait d'innombrables adaptations modernes des œuvres.

Des mariages arrangés en Inde...

Le temps des mariages arrangés semble révolu, mais c'est encore une réalité dans certaines parties du monde, comme en Inde. L'adaptation Bollywood moderne Bride and Prejudice (Coup de Foudre à Bollywood) de Gurinder Chadha ne s'éloigne donc pas de la réalité ou du synopsis initial d'Orgueil et préjugés. Les quatre sœurs Bakshi sont toutes prêtes à marier, la jeune Lalita rencontre alors Will Darcy – le riche héritier américain, dédaigneux, et elle le rejette au départ pour son mépris de la culture indienne. On y garde alors un contexte et un humour assez proches de l'œuvre d'Austen, en appréciant la beauté de la culture indienne et l'originalité du style Bollywood.



Bride and Prejudice © Pathé Distribution, Miramax Films



Clueless © Paramount Pictures

S'inspirant de l'œuvre plus subtilement, on trouve aussi Austenland (Coup de Foudre à Austenland), tiré du roman éponyme de Shannon Hale. Ici, c'est une trentenaire américaine, Jane Hayes, folle de Jane Austen et de son époque qui dépense ses économies entières pour s'immerger dans une reconstitution du XIXème siècle en Angleterre. Farfelu et plein de rebondissements, Austenland est une reprise originale de l'œuvre de Jane Austen.

Bien sûr, son œuvre ne se résume pas qu'à Orgueil et Préjugés, et nombre de ses romans ont inspiré le cinéma depuis les années 1990. Dans From Prada to Nada de Ángel Gracia, les deux sœurs Dashwood, du roman Raison et Sentiments, sont incarnées par les sœurs Dominguez dans une

réadaptation moderne et Latina située à Los Angeles. Les deux orphelines, habituées à vivre dans le luxe, sont obligées de loger chez leur famille moins fortunée dans un quartier malfamé. Elles sont alors obligées de s'adapter à leur nouvelle situation.

... aux machinations d'une jeune lycéenne à Beverly Hills

Jeune, belle et riche, Emma Woodhouse parait tout avoir, sauf l'amour qu'elle essaie pourtant de trouver en maniganceant autour d'elle. C'est aussi le cas d'Aisha dans le film Bollywood éponyme réalisé par Rajshree Ojha. L'héroïne tentera, avec peu de succès, de faire l'entremetteuse dans son entourage. Reçu de manière globalement positive en Inde, notamment grâce à la musique et aux chorégraphies, la comédie romantique Aisha est encore un exemple de la représentation des œuvres d'Austen à Bollywood.

Film « culte » dans le genre, Clueless remplace Emma par Cher Horowitz, une belle lycéenne de Beverly Hills qui met en couple deux de ses professeurs et entame comme projet le relooking de Tai, petite nouvelle au lycée. Comme Emma, Cher réalisera enfin que l'amour l'attendait devant elle tout le long. Des réparties drôles et un rôle iconique pour Alicia Silverstone, Clueless illustre bien la vie d'adolescents en remplaçant les normes restrictives de l'époque d'Austen par les attentes absurdes des jeunes du XXème siècle.

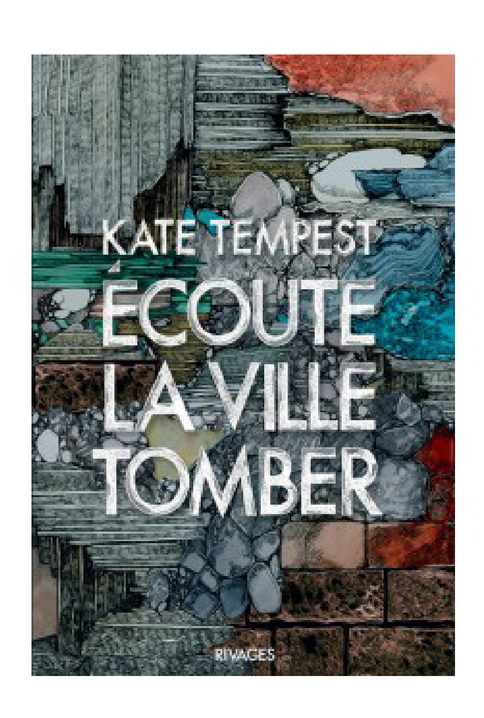
Des adaptations modernisées, adaptées à des époques, des cultures et des contextes différents, mais qui conservent tout de même l'essence des œuvres de Jane Austen. Qu'ils soient niais, drôles, ou encore pas forcément bien réalisés, on apprécie tout de même l'humour intemporel de l'autrice qui ne cesse d'inspirer le genre de la comédie romantique, à voir et à revoir en ce mois de février.

ÉCOUTE LA VILLE TOMBER DE KATE TEMPEST – TEMPS DIFFICILES

Littérature

On la connaissait chanteuse, poétesse et dramaturge, l'Anglaise Kate Tempest est aussi romancière. Son premier roman réussi, Écoute la ville tomber, paraît en ce début d'année en France et nous prouve qu'elle est une artiste passionnante.

Zoé Thibault



En 2014, on découvrait Kate Tempest avec Everybody Down, un premier album brut où la jeune anglaise faisait entendre le bruit d'un Londres où erre une génération paumée. Elle y créait un mélange de spoken word et de hip-hop posé sur des productions électroniques, néo trip-hop, avec une voix animée par l'immédiateté, et habitée d'un sens envoûtant de la mélodie. On découvrait assez vite que la Londonienne avait plus d'une corde à son arc et se voulait comme une écrivaine totale, entre poésie, théâtre et chanson. Elle devait donc forcément passer par le roman. Chose faite avec Écoute la ville tomber, publié en 2016 mais qui paraît en France en cette rentrée d'hiver.

Dans ce premier roman, Kate Tempest nous fait partager la vie de Becky, Pete, Harry et Leon, et nous plonge dans l'ambiance du sud de Londres, qui lui est si cher. La Londonienne se fait la voix d'une génération presque perdue, qui tente de vivre selon ses idéaux mais qui doit se débrouiller, entre petits boulots et trafics, pour exister dans ce monde difficile, qui place ce récit dans une veine que l'on pourrait qualifier, au risque du cliché, de dickensienne 2.0. Écoute la ville tomber suit ces personnages, qui se croisent et nous interpellent pour nous raconter une portion de leur vie : Becky est une jeune danseuse déjà trop vieille pour percer et rivaliser face aux plus jeunes venues et, qui pour survivre, cumule les petits boulots et les espoirs ; Pete est un idéaliste déçu qui ne trouve pas sa place dans une société trop précaire ; Harry et Leon ont, eux, pris le parti de s'arranger avec celle-ci, pour tirer ce qu'il peuvent en tirer, au risque que les choses se terminent mal.

Un sens précis de la narration

On lit ce roman comme on peut regarder une bonne série anglaise : on y retrouve l'accent cockney des personnages, la ville désolée, les pubs, les galères, avant un quasi final brillant où un simple anniversaire dans un pub peut basculer en une incroyable scène de règlement de compte général.

Surtout, avec ce roman, Kate Tempest prouve un sens précis de la narration que l'on avait déjà pu percevoir dans ses chansons notamment, et poursuit la construction d'une œuvre polymorphe et mutante où chaque élément est amené à croiser les autres : dans Écoute la ville tomber, on entend les échos des chansons de son premier album Everybody Down, dont il est en partie inspiré, mais aussi ceux de sa pièce de théâtre Wasted, ou de son recueil de poèmes Brand New Ancients. Chez Kate Tempest, tout est lié et s'inspire intarissablement. Nul doute donc que l'on réentendra ou lira très vite à nouveau cette Anglaise qui ne se pose aucune limite.

Écoute la ville tomber de Kate Tempest (éditions Rivages), 400 pages

REMBOBINONS - JOHN FAHEY, CE BUKOWSKI DE LA GUITARE

Entre les références musicales qui prennent la poussière depuis des décennies et celles qui sortent chaque jour, il est parfois difficile de s'y retrouver et de se construire une culture underground. Chaque mois, Maze rembobine ses cassettes et vous dévoile de nouveaux horizons sonores.

Noémie Villard

Musique

John Fahey, c'est la fusion d'un blues mélancolique, d'une technique classique de guitare et d'une touche d'avant-garde. Sa carrière a commencé dans les années 1960 sous le nom de Blind Thomas, elle s'est terminée en pointillés dans les années 1990, avec du diabète et peu de succès. Entre temps, John Fahey aura tout de même marqué quelques esprits. Créateur de son propre langage musical, faisait fi des genres établis et des barrières de styles, il est selon Pete Townshend à l'image de Charles Bukowski.

« Je me considère comme un guitariste classique, mais on me catégorise comme un musicien folk. »

La comparaison ne s'arrête pas là. Personnage excentrique, je-m'en-foutiste, génie et alcoolique, John Fahey ne suit que sa propre loi en créant un style musical original. Il est en effet inclassable, comme il le déplore dès les premières minutes d'un documentaire qui lui est consacré, In Search of Blind Joe Death : The Saga of John Fahey (2013) : « Je me considère comme un guitariste classique, mais on me catégorise comme un musicien folk. » C'est peut-être là tout le drame de l'artiste.

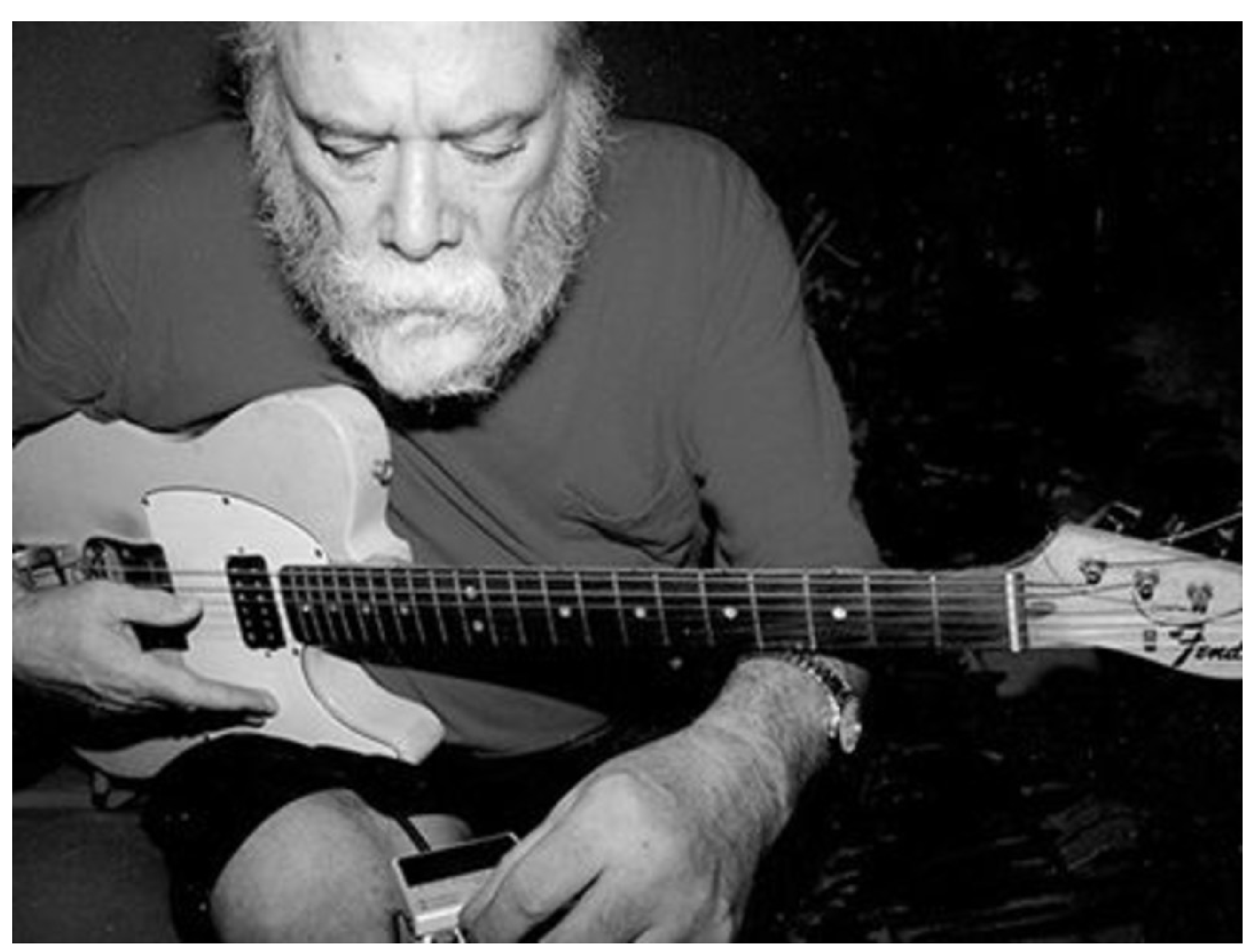
Takoma Records, label spécial pour artiste particulier

John Fahey fonde en 1959 son propre label, Takoma Records. Il permet de réunir des guitaristes au style proche mais toujours particulier. Leo Kottke, Peter Lang, Toulouse Engelhardt, Richard Ruskin ou encore Robbie Basho, tous ont signé chez Takoma et montrent un amour du picking ainsi qu'un petit faible pour la guitare douze cordes. Le nom du label vient du parc Takoma, qui a influencé les sonorités propres à Fahey et sa bande : proches du bois, de la nature et qui traduisent la grandeur sacrée des arbres du parc. John Fahey était un artiste inclassable et qui a tracé sa propre voie. Celui qui n'a jamais aimé les leçons de musique et qui a tout appris en autodidacte ne pouvait que créer son propre label. Maître de lui-même et de sa musique, il a été et reste un personnage particulier et imprévisible.

Des racines plongées dans un blues mélancolique

Il est l'un des premiers guitaristes à donner ses lettres de noblesse à la guitare acoustique en jouant des soli et en abandonnant le chant. Il a joué aussi bien des classiques tels que Oh Come, Oh Come Emmanuel, hymne chrétien de l'Avent, que des ragtimes. C'est d'ailleurs la marotte de John Fahey. Passionné de blues et de bluegrass, il a rencontré les plus grands bluesmen qui l'ont inspiré. Le blues déchirant de Skip James le fascine, la puissance du rythme de Robert Johnson l'émerveille.

John Fahey aime sa guitare et lui donne une place centrale dans ses compositions. Elle est traitée comme un orchestre à part entière et toutes les sonorités possibles sont exploitées. C'est peut-être là l'origine



©John Fahey

du sentiment de plénitude et d'harmonie que l'on peut ressentir à l'écoute de sa musique. S'il a été fortement inspiré, John Fahey est devenu par la suite inspirant. Thurston Moore, Nick Drake ou encore Sufjan Stevens, tous ont eu à un moment donné le picking élégant de Fahey dans la tête.

Blind Joe Death, album pépite

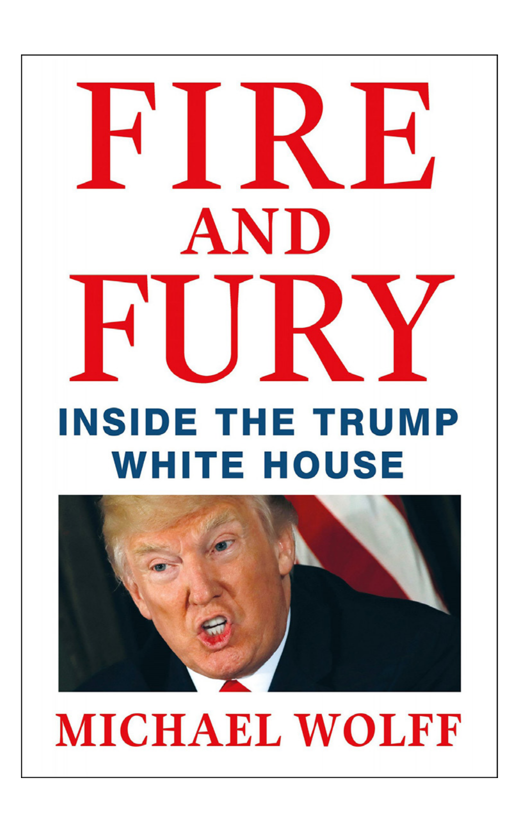
Il est le premier album de John Fahey et pourrait à lui seul résumer l'artiste. La plupart des titres sont des blues langoureux et traînants mais le guitariste extrait avec maestria tous les sons possibles d'une même note. L'album existe en trois versions différentes et l'édition originale, tirée à moins de cent exemplaires, est un trésor rare à dénicher. C'est surtout l'avant-gardisme porté par cet opus qui a surpris en 1959. Si John Fahey est fortement influencé par le blues et le bluegrass, il n'en reste pas moins vrai que sa patte est reconnaissable dès les premiers instants d'une écoute. Son interprétation reste fortement ancrée dans les années 1950 à 60, marquée par le mélange des genres, à la fois synthèse et nouveauté.

Blind Joe Death est un personnage qui le suivra toute sa carrière. Il est sûrement une incarnation du blues des années 1920. On l'imagine grattant sa guitare sous un porche dans le sud des États-Unis lorsqu'il n'est pas en vadrouille. Une trilogie d'albums qui s'étend sur plusieurs années lui est consacrée : Blind Joe Death (1959), The Transfiguration de Bling Joe Death (1965), I Remember Blind Joe Death (1987). Derrière ce personnage énigmatique se cache peut-être Fahey lui-même, sillonnant les terres, traçant sa route, sa guitare sur le dos. John Fahey fait ainsi partie de ces influences de l'ombre, de l'avant-garde, bref, de ces artistes qui ont ouvert des portes pour les générations futures en créant une musique unique en son genre.

« FIRE AND FURY » - QUE VAUT VRAIMENT LE LIVRE POLÉMIQUE SUR LE PRÉSIDENT TRUMP ?

Fire and Fury : Inside the Trump White House, en français, Le feu et la Fureur : à l'intérieur de la Maison Blanche de Trump est un livre paru en Janvier 2018 aux Etats-Unis. Ecrit par Michael Wolff, il raconte les coulisses de la campagne et de la première année de présidence de Donald Trump. Controversé, il a cartonné aux Etats-Unis.

Astrig Agopian



Un auteur au cœur de la controverse

Michael Wolff est un journaliste et auteur originaire du New Jersey. A soixante-quatre ans, il publie avec Fire and Fury son septième livre. Il a collaboré avec diverses publications dont USA Today. Ce livre, il a pu l'écrire en se promenant tranquillement dans l'entourage du président américain : selon ses propres mots, il était comme une « fly on the wall », littéralement une mouche sur le mur.

Et dès le départ le ton est donné : « La raison pour laquelle j'écris ce livre ne pourrait pas être plus évidente. Avec l'investiture de Donald Trump le 20 janvier 2017, les Etats-Unis sont entrés dans l'œil du cyclone politique le plus extraordinaire depuis au moins le Watergate. »

Une publicité gratuite par la Maison Blanche

Avant même la sortie du livre, Trump a violemment attaqué son auteur. Le qualifiant de « loser », et affirmant que c'était un « livre ennuyeux et plein de fausses déclarations » dans un tweet. Michael Wolff n'a pas caché son plaisir et a répondu au président lors d'interviews.

Trump a également évoqué le livre lors de diverses apparitions, a partagé des articles tentant de décrédibiliser Michael Wolff et ses intentions.

Une victoire surprise

Ce qui a été repris par de nombreux médias, ce sont les qualificatifs utilisés par Wolff et les personnes qu'il cite pour décrire Trump. « Stupide », « idiot », « rebelle sans cause », « pas apte à être président » reviennent à plusieurs reprises. Nerveux, le président ne comprendrait pas la complexité des choses et ne verrait pas le problème si des rencontres avec

les Russes avaient effectivement eu lieu. « Sa réaction instinctive à tout problème est de virer quelqu'un. »

Selon l'auteur, Trump et son équipe étaient prêts à perdre avec « feu et fureur », mais pas à gagner. Il décrit une Melania Trump en larmes à l'annonce de la victoire et une ambiance apocalyptique au sein des équipes de campagne. Selon lui, l'objectif de tous les participants n'était pas de gagner, car ils avaient déjà gagné : Trump était l'homme le plus connu du monde, tous les conservateurs autour de lui trouveraient des jobs dans les médias ou ailleurs, Ivanka et son époux avaient une belle image plutôt modérée.

Mais selon Wolff, ce soir-là, « soudain, Donald Trump est devenu un homme qui croyait qu'il méritait d'être président et qu'il serait complètement capable de l'être ».

Des débuts chaotiques

Mais l'amateurisme et le manque d'expérience politique de Trump lui ont rapidement joué des tours. Tout de suite, il veut s'entourer de sa famille et de ses amis et ne voit pas le problème. L'auteur affirme qu'il ne savait même pas qu'il n'avait pas le droit de simplement désigner ses enfants à des postes clés de la Maison Blanche.

Des anecdotes sans rapport sur le train de vie de Trump ont été reprises par tous les médias et de nombreux humoristes qui n'ont pas manqué de se moquer du président. Il ne commencerait jamais ses journées avant onze heures du matin et se coucherait à six heures du soir avec des hamburgers. Il aurait peur de se faire empoisonner et préfèrerait donc manger McDonald's, il aurait installé trois écrans de télévision dans sa chambre...

Dans un registre plus graveleux, il raffolerait des pièges téléphoniques afin d'essayer de coucher avec les femmes de ses amis. L'auteur décrit qu'il appelle ses amis devant leurs femmes pour leur proposer de voir des prostituées et ainsi les « tester ».

Si les fuites sont si nombreuses, Wolff affirme que c'est tout simplement parce que tout le monde parle à tout le monde en permanence. Chaque membre de la famille de Trump a son attaché de communication et tout ce petit monde parle énormément à la presse.

Concernant les attaques de Trump contre les médias, Wolff affirme que le président aimerait être estimé par eux, et qu'ils parlent de lui en bien. Se sentant méprisé et moqué depuis bien des années, il a développé une haine profonde. Il est vrai qu'avant même qu'il ne se lance dans la campagne présidentielle, Trump, le milliardaire new-yorkais aux goûts kitchs, était doucement moqué.

L'auteur affirme également que tous les individus autour de Trump ne s'entendent pas entre eux. Kushner, son gendre, pense que Steve Bannon est antisémite. Henry Kissinger aurait dit qu'il existe « une guerre entre les Juifs et les non-Juifs » dans la Maison Blanche.

Ivanka et son époux seraient moins intelligents que tout le monde ne le pense et s'enfuient en weekend lorsqu'ils ne supportent plus l'ambiance à Washington. Ils auraient néanmoins décidé de se présenter aux présidentielles, et Ivanka la première.

Enfin selon l'auteur, si Trump a bien changé une chose en un an de présidence, c'est son rôle. Il est au centre de toutes les attentions en permanence, s'exprime directement et en continue via les réseaux sociaux, et c'est une transformation radicale.

Polémique et doutes sur la véracité du contenu

Michael Wolff affirme avoir des enregistrements de certaines des conversations qu'il évoque dans son livre. Mais il refuse de les rendre publics, et lorsque les journalistes qui l'interviewent se montrent insistants, il se justifie en affirmant que « son truc c'est d'écrire ».

Si ce livre regorge de citations et de détails sur la vie personnelle de Donald Trump, il ne faut pas oublier que rien de tout cela n'est vérifié. Concernant la campagne et le fonctionnement de la Maison Blanche, la plupart des choses évoquées étaient déjà connues. Trump mangerait souvent du McDonald's par peur de se faire empoisonner, vers six heures du soir ; il mange généralement son hamburger au lit. Est-ce vrai ? Est-ce une information utile ?

Les deux seules choses à retenir – sans savoir, encore une fois, si elles sont vraies – seraient sans doute que Donald Trump n'avait pas prévu de gagner (ce qui expliquerait certaines choses) et que sa fille Ivanka et son gendre Jared Kushner auraient prévu de se présenter aux présidentielles dans un futur proche. Beaucoup de bruit pour pas grand chose.

LA MODE, UN ART ENGAGÉ ?

L'aspect humain de la mode est souvent effacé par une apparence trop hautaine. Les marques populaires cherchent à imiter les collections des fashion show et les designers ne veulent que s'en démarquer. On oublie dans ce cercle infernal que la mode est venue au monde pour aider les femmes et les hommes de sa génération.

Kristina Azaryan

Inutile de vous rappeler l'histoire de la chère Coco, mais souvenez-vous du fait qu'elle nous a libéré de ces farfelus chapeaux à plume pour nous donner une magnifique petite robe noire. Comme les êtres humains, la mode possède un corps. Celui-ci observe l'ensemble des problèmes, des défauts et des qualités d'une société à un moment donné. Il les avale, les digère et les remodèle à sa manière. Néanmoins, lorsque certains sujets politiques ou sociaux s'avèrent importants, voire virulents pour la société en question, ce corps parfois rigide peut s'assouplir et prendre parti. L'humanité de la mode se dévoile - elle s'ouvre au monde et le monde l'observe. Des artistes, des marques et des styles ont marqué des engagements.

La haute couture s'exprime ?

Robert Geller est un designer d'origine allemande vivant aujourd'hui aux États-Unis. Ce dernier s'est fait remarquer en 2017 lors de sa collection d'hiver pour homme. En effet, au même moment le président américain Donald Trump proposait de bannir l'immigration aux Etats-Unis provenant de sept pays, essentiellement musulmans. Robert Geller affirme son avis politique face à la déclaration de notre bien aimé Donald Trump : la veille du défilé, il demande à sa femme d'écrire au pinceau le terme « IMMIGRANT » en rose sur l'ensemble des t-shirts de sa collection… L'action a rencontré un tel succès que Robert Geller a mis en vente ces t-shirts pour seulement 50$ sur internet, et le profit a été reversé à l'association américaine American civil liberty union.

Robert Geller n'est pas le seul designer à proposer une collection engagée. Certains designers dédient l'ensemble de leurs collections à une question politique et sociale. Vivienne Westwood, par exemple, designer anglaise qui fut l'effigie du mouvement punk dans les années 1970, et qui est devenue très célèbre pour ses engagements politiques très marqués tels que le changement climatique, le désarmement nucléaire ou bien les droits de l'Homme. Dans les années 1980, elle abandonne le mouvement punk pour parodier la monarchie anglaise. Elle intègre des symboles de la royauté dans ses collections pour mieux les porter en dérision.

United Colors of Benetton est une marque populaire qui se différencie par son fort engagement dans l'égalité. Leurs campagnes publicitaires dénoncent la discrimination, le racisme et le sexisme. L'année dernière, Benetton a effectué une campagne publicitaire en Inde qui encourageait les femmes à s'affirmer et à prendre place dans une société essentiellement masculine. Suite au grand succès de cette campagne publicitaire, Benetton a décidé de la diffuser dans d'autres pays !

Néanmoins, Benetton n'est pas toujours raisonnable dans ses choix publicitaires : si le message est toujours admirable, la présentation peut-être perçue comme violente ou choquante. Benetton a souvent été accusé de casser les règles esthétiques de la publicité, et surtout de jouer avec la conscience de son public. Si la marque affirme vouloir s'engager dans des débats actuels, est-ce une raison légitime pour violenter les règles ? On peut aller plus loin : lors de sa campagne UnhateBenetton, le baiser provocateur du pape Benoît XVI et de l'imam Ahmed el Tayyeb a déclenché la fureur du Vatican. L'Eglise catholique dénonce le manque de respect de Benetton au profit d'une image choc. Finalement, le message honorable de Benetton disparaît et seule l'image polémique subsiste… On retiendra que la campagne Unhate a été censurée, comme bien d'autres campagnes provocatrices de Benetton ; peut-être est-elle allée trop loin ?

« Noir c'est noir « : les stars font leur show ?

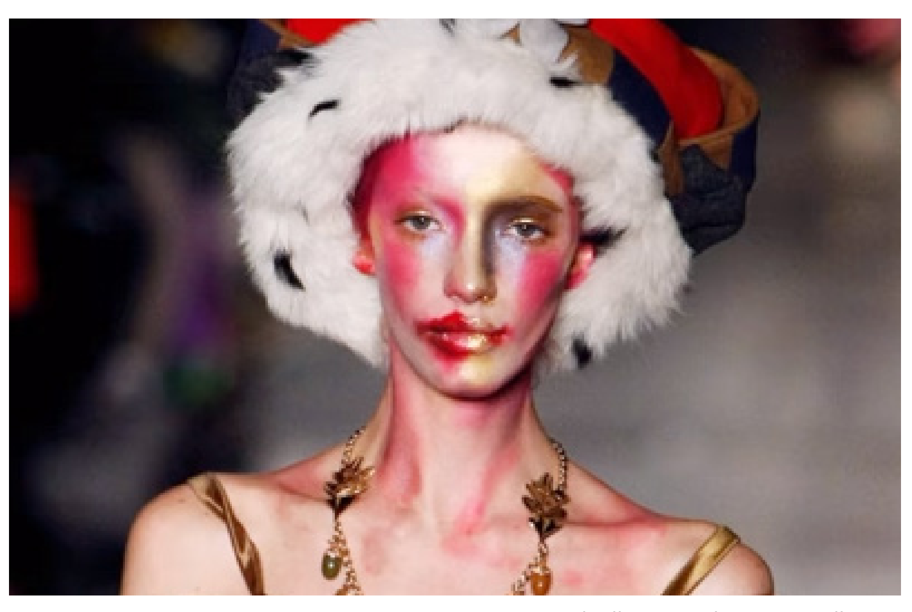
Cette année, la cérémonie des Golden Globe Awards a fait sensation. Plus de trois cent célébrités féminines mais également masculines ont décidé de porter du noir en référence au mouvement Time's up : celui-ci

défend les droits des femmes et se bat essentiellement contre le harcèlement sexuel et le viol. Certaines stars, telle que Emma Watson, ont invité des militants de ce mouvement afin d'appuyer leurs revendications. La cérémonie est devenue un véritable tremplin politique qui a fait écho dans le reste du monde. Le noir n'est pas uniquement synonyme de luxe, après tout !

Un engagement qui peut virer au scandale...

En 2000, John Galliano, surnommé l'enfant terrible de la mode, crée une collection « clochard » pour Dior. Bien évidement, le créateur affirme vouloir « montrer du doigt la condescendance banalisée de la bourgeoisie ». Il ne s'agit en aucun cas d'un acte de « moquerie » ou de « provocation » comme il a malheureusement été perçu par plusieurs. John Galliano ne remet pas en cause les conditions de vie des SDF mais questionne plutôt les conditions de vie de la Haute couture. En réalisant cette fameuse collection, il défie les lois de la Haute couture et surtout la renommée de Christian Dior qui demeure jusqu'à nos jours « le couturier de rêve ». John Galliano pousse l'art dans ses retranchements : il y a là un message frappant qui rappelle la première impression du public face à L'Urinoir de Marcel Duchamp. L'art est principalement dans le chemin qui nous mène à l'œuvre et non dans l'œuvre finale. John Galliano a tenu un engagement peut-être trop vif, trop polémique, trop tranché, mais il a su amener le monde à la réflexion artistique...

La mode est à l'image d'un art extravagant, spectaculaire, parfois même impressionnant ou incompris. En revanche elle cache, derrière une apparence parfois trompeuse, l'envie de fonder sa place dans un monde un peu plus humain... Peut-être suffirait-il d'oublier un instant le grand show pour revenir à une sincérité artistique originelle et profonde ?



© DR Vivienne Westwood Fall 2011 Ready-to-Wear Collection



© DR Benetton ad by Oliviero Toscani « Tongues » 1991



© DR Robert Geller Immigrant T-Shirt

« LOS MODERNOS » - LA FEMME COMME ORIGINE DE L'IDENTITÉ ARTISTIQUE MEXICAINE

L'exposition «Los Modernos» au musée des Beaux-Arts de Lyon propose un véritable voyage culturel mené au cœur du dialogue franco-mexicain du XXème siècle.

Kristina Azaryan

Jessim Belfar



C'est un parcours surprenant que nous dédierons au voyage, à cet avant-gardisme parfois militant, puis à la grâce féminine et aux courbes d'un corps qui ont fait l'histoire de deux nations.

Voyage féminin

Le tableau de Pablo Picasso s'avère être aussi surprenant que celui de Francisco Zúñiga. La femme pulpeuse et sensuelle de la culture européenne dépeint par Picasso rivalise avec une femme forte et vigoureuse au corps masculinisé, net et imposant. Cette peinture mexicaine s'articule autour de plusieurs thèmes, la femme apparaît comme étant la sentinelle de nombreuses images. Zúñiga peint des femmes fortes, aux épaules carrés et aux visages fermés. Derrières ses deux femmes une porte ouverte laisse probablement entrevoir le vide, le désert, le désespoir qui les submerge, ou tout simplement une envie de s'évader en oubliant toutes contraintes possibles et imaginables ; une envie de voyager ?

Une envie de voyage qui nous est transmise par un certain Diego Rivera, fondateur de nombreux mouvements, à l'image de son ami André Breton ayant élaboré avec lui, Frida Kahlo et Trotski les fondations même du surréalisme. En effet, l'exposition LOS MODERNOS met à l'honneur de nombreuses œuvres de Rivera, de nombreuses peintures de paysages comme celle de notre belle ville Paris. Cette ville dont Diego est amoureux, traduisant quant à elle un contenu classique de part le fond, contrairement à la forme qui elle annonce les prémices d'un nouvel air artistique sud-américain

La Femme dans tous ses états ?

Les portraits de femmes ne sont pas seulement symboliques de force. Ils révèlent parfois une grande

sensualité du corps. On remarquera que la femme mexicaine est très esthétisée et matérialisée comme nous le témoigne la photographie ci-dessous. Le corps de la femme mexicaine est absent de toute pudeur dans ces clichés, elle est le symbole d'une sensualité et d'une force sans précédent. Celles-ci accentuent l'imaginaire masculin et agrandit le désir de l'Homme pour le corps de la femme.

Les ouvertures nous font facilement penser à des cadres et la surprise est d'autant plus belle car la femme de gauche semble sortir de son propre tableau. Les visages sont peints avec le plus grand soin. On est loin de la conception masculine voire androgyne de la femme mexicaine. Cette photographie nous replonge au cœur d'une sensualité esthétique presque théâtrale.

Le portrait de Frida Kahlo peint par Diego Rivera est étonnamment humble et modeste. Il s'agit d'une scène intime qui épouse la sensualité européenne et la beauté masculine de la femme mexicaine. On retrouve des attributs typiquement féminins tels que les chaussures à talons, les bas et le collier. L'érotisme de la scène contraste avec la pause affirmative de Frida. Celle-ci semble se rattacher les cheveux comme si il s'agissait d'un acte de fin. Malgré la grande douceur et légèreté de la scène, la femme reste maîtresse de l'instant.

Comme dit précédemment, quelques parties de l'exposition sont consacrées à l'art de la photographie, à la capture de ses instants uniques ravivant la flamme d'un souvenir oublié, enfantin, et parfois même douloureux.
Il photographie une liberté du corps de la femme assumée à l'image des Prostituées, ou bien une précarité néfaste à cette nouvelle jeunesse qui voit le jour, faisant contraste avec cet optimisme salutaire, mais une précarité bel et bien réelle. Egalement, une révolte ferme et pleine d'envie capturée dans l'objectif de notre cher Manuel Alvarez Bravo. De nombreux artistes rejoignant le cercle convergeant sud-américain LOS MODERNOS, dépeignent à travers un noir et blanc nacré et anthracite, une nature humaine malgré tout amoureuse de la vie. Une nature humaine se tordant de douleur face à un mal-être intérieur, à l'image d'une peine de cœur. Ou bien un mal être extérieur à l'image de nombreux problèmes de société touchant le citoyen à même la chair.

Ce qui est sûr ici c'est que le photographe mexicain y est célébré à sa juste valeur, il a su jongler toute sa vie entre réalisme et surréalisme. La mise en scène de ses clichés y est inexistante, il ne fait qu'un avec le sujet qu'il traite. Les émotions transpirent en ravivant de nombreux souvenirs liés aux mœurs de ce pays.

Des gravures militantes ont elles aussi vu le jour à l'initiative entre autres de Leopoldo Mendez avec sa Piñata Politica qui mêle critique du nazisme et critique de son gouvernement dès 1933. Ces artistes peintres s'engagent en dénonçant l'actualité qui touche leur pays. Cette affirmation de la culture mexicaine passe par un engagement artistique dépeignant l'actualité du monde.

Un nouveau surréalisme avant-gardiste, empreint d'esthétisme et d'évolution liés aux voyages

Diego Rivera représente l'Homme qui traverse les générations en touchant à tous styles de peinture, de son cubisme New-Yorkais à son surréalisme lié à Breton. Ses tableaux se détachent de plus en plus de la réalité et deviennent même organiques, à l'image du tableau qu'il peint pour rendre hommage à son ami André Breton, cité précédemment. Il casse ce mur de verre. Avant d'être en partie décrit par Apollinaire, ce surréalisme se développait bien avant 1938.

Frida Kahlo est en harmonie totale avec son mari Diego Rivera. Ils ont su depuis le début allier l'amour des nouvelles courbes et celui de la courbe originelle de la femme qui les a réunis tout en les détruisant. Ces deux artistes ont réellement su ce que le partage et le voyage signifiaient. Le voyage, en plus de permettre au souvenir de s'installer, permet créer de nouvelles visions de la courbe inédite pour l'époque. Ainsi, la vision qu'ils se font de la réalité est la même à première vue, cependant l'avant-gardisme envahit la ligne, car la sensibilité éprouvée à la vue d'un paysage différent de leur Mexique natal fait varier la courbe, la taille du tableau ou tout simplement les couleurs. L'artiste, lors de son voyage, se sent au plus près de sa propre réalité explorée, ce qui rend l'oeuvre unique.

Les artistes ont parfois exagéré la notion d'esthétisme féminin. Ils ont repoussé les frontières de l'esthétique pour atteindre les profondeurs de leur subconscient. La femme devient alors représentation de tout un monde coloré, fantastique et futuriste tel que nous le démontre le tableau ci-dessous.

C'est un tableau qui laisse libre court à l'imagination du spectateur. Les couleurs chaudes et vives nous rappellent l'importance de l'art populaire mexicain et de son inspiration précolombienne. Néanmoins, le monde dans lequel cette femme fantasmée semble émerger est autre. Le dialogue franco-mexicain aboutirait-il à un accord ? Ou bien s'agit il de créer un monde autre, indépendant et idéal regroupant une culture universelle ?

Cette exposition rend hommage à un art mexicain avant-gardiste, s'étant constamment servit de ses aînés sud-américains et autres confrères étrangers. Ils ont su faire vibrer la corde sensible de l'art nouveau en employant des formes, des courbes, des concepts et des couleurs empreintes de vivacité, de force, d'intelligence et d'indépendance, c'était « Los Modernos ».

DANIEL DAY-LEWIS, LA FIN D'UNE GRANDE CARRIÈRE

Acteur britannique né en 1957, Daniel Day-Lewis est aujourd'hui connu et reconnu dans son domaine. À l'occasion de la sortie de ce qui devrait être son dernier film, Phantom Thread, le mois prochain, nous avons voulu faire un retour sur la grande carrière de ce grand acteur.

Hugues Marcos

Daniel Day-Lewis commence avec des rôles mineurs, notamment sur le film Gandhi, et se fait peu à peu connaître sur des seconds rôles. Son premier rôle principal est dans L'Insoutenable Légèreté de l'être en 1988, puis il enchaîne sur My Left Foot pour lequel il se plie en quatre : il ne quitte pas son fauteuil roulant, est en insuffisance alimentaire et se casse deux côtes. Il s'investit beaucoup, peut-être trop, mais cela finit par lui valoir l'Oscar du Meilleur Acteur ainsi qu'une dizaine d'autres récompenses. Il acquiert ensuite ses lettres de noblesses avec Michael Mann pour Le Dernier des Mohicans ou encore Martin Scorsese pour Le Temps de l'Innocence.

Par la suite, il refusera les rôles principaux de Philadelphia, La Liste de Schindler, Le Patient Anglais ou même le rôle d'Aragorn dans Le Seigneur des Anneaux. Les réalisateurs se l'arrachent, mais rien n'y fait : il s'investit énormément dans ses rôles, tellement qu'il s'en imprègne. Sa santé physique et son entourage en font les frais. Le journaliste français Samuel Blumenfeld écrit qu'il est « passé maître dans le langage et la vérité du corps aux dépens de l'éloquence » et Jean Dujardin dit de lui qu'il « entre en schizophrénie » quand il joue. Toujours est il qu'il annonce sa retraite en 1996, après une pièce de théâtre. Cela pour mieux revenir : avec Scorsese, encore, pour Gangs of New York, qui lui vaut une autre nomination aux Oscars et plus d'une vingtaine de prix. Ainsi il joue ensuite dans le film de Paul Thomas Anderson, There Will Be Blood et encore une fois c'est la consécration : 2ème Oscar, qualifié de « meilleur acteur du monde » et Spielberg qui lui propose un rôle. Ce rôle, c'est celui de Lincoln dans le film éponyme qui lui vaut le 3ème Oscar du Meilleur Acteur -un record inégalé depuis-, et une reconnaissance sans faille de la part de ses contemporains.

Voici en conclusion, une sélection (subjective bien sûr) de ses rôles marquants.

Le médecin Tomas dans L'Insoutenable légèreté de l'être.

Son premier vrai rôle, où il partage l'écran avec l'actrice française Juliette Binoche. C'est d'abord un dragueur invétéré derrière ses lunettes noires, qui s'éprend de deux femmes au beau milieu des violences du Printemps de Prague. Énigmatique et charismatique, il passe de l'homme que rien n'atteint à l'humain touché par deux évènements qui dépasseraient quiconque : la guerre et l'amour.



© Orion Pictures

Bill le Boucher dans Gangs of New-York.

Dirigé par Martin Scorsese et partageant l'affiche avec un Leonardo DiCaprio prêt à sortir de sa carrière d'ado éperdu dans Titanic, il crève littéralement l'écran. Au milieu d'une guerre de gangs, devant Liam Neeson, il est un fantastique psychopathe, armé de beaux discours sur le destin de l'Amérique. Une Amérique dont il est le témoin sanguinolent, une Amérique construite sur des cadavres avec des couteaux sanglants. Alternant entre père de substitution et chef de gang dérangé mais grandiose, Bill le Boucher marquera les esprits.



Un fou furieux sanguinaire © Miramax Films

Daniel Plainview dans There Will Be Blood.

Adapté d'un roman, c'est le récit de la montée en puissance d'un chercheur de pétrole. Ici, Daniel Day-Lewis y est tout bonnement explosif. Son avidité, son désir de tout surpasser, que ça soit les évènements ou lui même, son expression au bord de la rage et sa haine des autres au travers d'une misanthropie dérangeante font
de Daniel Plainview un des personnages les plus complexes du 7ème art. Confronté à un prêtre sectaire à demi-fou, l'acteur nous laisse entrevoir son énorme talent dans son entièreté. C'est le fric contre
la foi, le capitalisme contre la religion, l'égoïsme contre le mensonge. C'est le vrai monde où Daniel Plainview n'est ni gentil ni méchant : cruauté et désespoir, fureur et tourmente donnent une figure puissante et marquante. Le tout sublimé par l'époustouflante mise en scène de Paul Thomas Anderson.

Donc si Phantom Thread signe la retraite, la vraie cette fois-ci, de ce grand acteur dans un nouveau film de P.T. Anderson, on ne peut qu'attendre avec impatience cette histoire sur l'industrie de la mode dans les années 1950. Car comme le critique de Télérama, Pierre Murat, aura dit à propos : « Daniel Day-Lewis, [est le] seul comédien suffisamment talentueux pour nous persuader qu'en faire trop, c'est pas assez. »



© Walt Disney Studios Motion Pictures France

LA PROIE ET LA MÉGÈRE : REGARDS SUR L'HÉROÏNE CONTROVERSÉE DE « LA CURÉE »

Littérature

La Curée est le second volet incandescent de la célèbre fresque d'Emile Zola, Les Rougon-Macquart. Son héroïne, Renée, est l'épouse d'un parvenu et as des transactions véreuses : Aristide Saccard. Opportuniste, il se saisit de l'occasion en or que représente pour sa carrière l'union à une jeune fille déshonorée de la haute bourgeoisie. Revenons sur l'histoire tourmentée de cette Phèdre du XIXème siècle.

Johanna Koyanvale Tormo

Peu après son mariage avec le financier, une fausse couche survenue telle un « heureux » coup du sort évite les questionnements du public et le scandale d'une grossesse illégitime. Renée, délivrée d'un premier poids, mène alors une existence stérile, superficielle, et souffre tout au long du roman d'un mal qu'elle ne parvient pas à nommer. Loin de ne faire montre par-là que d'un caprice d'enfant gâtée, elle incarne la plus humaine des aspirations, le désir de signification. Elle recherche tous les étourdissements pour se distraire du vide atroce dissimulé par ses chairs d'albâtre et la somptuosité de ses toilettes. Après une ruée la tête en avant dans toutes sortes de divertissements des plus innocents aux plus transgressifs, elle meurt seule et dans une indifférence glaciale.

Du drame social à la tragédie personnelle

Le roman se veut la chronique d'une fin programmée, celle du Second Empire. Au fil des événements mondains, où la débauche décline toutes ses couleurs, les relations se font et se défont, les fortunes se jouent. C'est dans ce tableau que s'inscrit l'histoire de Renée, dont la famille incarne les valeurs bourgeoises battues en brèche par le nouveau régime. Ce conte tragique commence dans la violence. A sa sortie du couvent où elle a passé toute son enfance, c'est une Renée encore adolescente qui part avec une de ses camarades s'adonner aux joies de la campagne. Un viol met vite fin à cette parenthèse heureuse et contraint Renée à rentrer chez elle « souillée » et menacée d'une perdition définitive. Elisabeth, sa tante, est mise en alarme par la perspective de l'ostracisme social qui pèse sur sa nièce, et se démène pour trouver une issue honorable à cette situation sans que son frère en soit inquiété. C'est ainsi que Renée est plus ou moins vendue à Aristide Saccard, jeune arriviste sorti de nulle part mais à qui l'on promet un avenir brillant. Leur mariage est donc avant tout une transaction qui profite à Saccard, mais qui pour Renée, alors âgée d'à peine dix-neuf ans, est une simple stratégie d'évitement. Dès le début, il ne s'agit pour elle que d'accepter passivement d'être passée des mains de son agresseur à ceux d'un possesseur nouveau dont elle ne peut attendre pour tout bénéfice qu'un vernis de convenance.

L'hôtel flambant neuf du parc Monceau, où le jeune ménage élit domicile, est une explosion de luxe creux et outrancier, où les époux ne font que se croiser. Les hauts murs abritent une abondance matérielle absurde qui masque mal le vide intérieur de ses habitants. En quête de frissons qui viendraient réveiller son être amorphe et rompre la vanité de son existence, Renée ne cesse de courir d'aventure en essayage, de bal en commérage mesquin. Son plus grand caprice, une idylle de plusieurs mois avec son beau-fils Maxime, marque un point de non-retour dans la chute déjà entamée depuis longtemps. Le roman s'achève sur l'image d'une femme toujours jeune mais comme vieillie, abandonnée et misérable. Alors que la faute a été commise à deux, seule Renée en paie le prix, et aussi au sens littéral.

La découverte de l'inceste par Saccard est occultée par la satisfaction purement financière de celui-ci lorsqu'il voit que sa femme a signé un acte de cession devant lui rapporter une somme considérable tout en achevant de la dépouiller du reste de sa fortune et des biens légués par la tante Elisabeth. Ainsi, il ne se donne même pas la peine de réagir au spectacle de l'étrange étreinte à laquelle il vient d'assister, mais se retire calmement, bras-dessus bras-dessous avec son fils, laissant Renée seule et humiliée. Maxime, quant à lui, épouse peu après une riche héritière qui meurt quelques mois plus tard, lui laissant une fortune suffisante pour poursuivre son existence de mollusque complaisant, autorisant quelquefois son père à venir ponctionner dans son capital.

La jeune femme est plus seule que jamais dans le grand hôtel froid du parc Monceau. Elle porte le poids d'une aventure illicite, et en subit ce qu'elle perçoit comme des conséquences morales. Incapable de nettoyer sa conscience du souvenir de ce « crime atroce », elle comprend maintenant l'origine lointaine de sa vie de débauche : réalisant que depuis le viol qu'elle a subi elle n'a été qu'un objet aux mains des hommes, alors même qu'elle se croyait maîtresse de ses choix et de sa vie, elle sombre dans une tristesse morbide dont rien ne pourra plus la tirer.

Esthétique de la chute et empêchement de l'empathie

L'inceste de Renée et Maxime se trouve au croisement de plusieurs intertextes, principalement le mythe biblique de la chute originelle et l'histoire de Phèdre et de son désir interdit, bien que Maxime fasse un Hippolyte peu convaincant. Renée, qui croque un fruit défendu sous la forme d'une feuille de Tanghin, est donc une Eve nouvelle, pécheresse et fautive par nature. Selon la perspective naturaliste de Zola, qui repose sur la croyance en un déterminisme aux accents fatals, les personnages sont les jouets de l'héritage physiologique qui bouillonne dans leurs veines et les mène plus ou moins directement, selon les circonstances et le milieu où ils évoluent, à une fin déjà écrite. Il faudrait donc lire la décadence de Renée comme une chute nécessaire. Serait-ce alors à dessein que Zola construit ce personnage féminin qui peine à inspirer la compassion ?

Les seuls moments de tendresse sont les retours à l'enfance passée derrière les murs froids de l'hôtel Béraud, plus particulièrement dans la chambre des enfants, seule pièce de la bâtisse que les rayons du soleil daignent réchauffer. Mais ces souvenirs sont évoqués uniquement pour rendre plus rude la comparaison avec le temps présent, où la grande pièce, désertée depuis longtemps par les jeux d'enfants évoqués comme un paradis perdu, n'est plus qu'un grenier nu et poussiéreux. En dehors de ces parenthèses hors du temps, Renée est une écervelée qui admet sans rougir courir au vice comme après une stimulation qui n'est jamais assez forte. Bien que sa quête parte d'une frustration commune à tout être humain entravé dans sa liberté et dans ses choix, la forme qu'elle prend la rend inaccessible à l'empathie. Et peut-être parce que juger une femme riche et frivole est plus naturel que de pleurer sur son sort, nous avons du mal à compatir à son malheur pourtant profond et tragique.

La victime coupable

Le retour régulier à la féminité ambiguë de la jeune mondaine concoure à brouiller les sentiments du lecteur à son égard. Dominatrice possessive sous la fraîcheur de chairs de nymphette, Renée est à la fois – et principalement – un objet sexuel et un objet de crainte. Maxime évoque sa peur de voir sa belle-mère et amante devenir folle, et cède à ses avances autant par complaisance que par appréhension d'une crise de démence. Elle est également une proie par son histoire et par son style de vie. Violée puis bradée, elle évolue sur une scène scintillante, scrutée par mille voyeurs, s'exhibant pour le tout Paris et pour la presse qui raffole de ses excentricités, Renée vit en dehors d'elle-même et se voit refuser par défaut toute intériorité. C'est de cette vacuité que naît le manque qu'elle ne parvient pas à combler. Habillée comme une poupée de cire par le grand couturier Worms, qui exerce sur son corps la projection de son génie créatif, elle arbore les toilettes les plus surprenantes, renouvelées dans une urgence consumériste impossible à réfréner. Prisonnière des normes et des schèmes que son milieu et son époque imposent à son sexe, elle se heurte aux murs invisibles de sa prison.
Plus que de l'héritage d'un gène vicié, la jeune femme pâtit d'un horizon déjà limité par son statut de femme, puis bouché à tout jamais par le viol initial qui lui ôte tout espoir du moindre choix dans l'orientation générale de sa vie amoureuse. Dès lors, condamnée

à prendre pour mari qui voudra d'elle, et à s'adapter comme elle peut à la vie dans laquelle on l'a jetée, Renée n'a d'autre possibilité que de suivre le mouvement de son époque, et d'épouser la spirale incessante de l'or et de la chair jusqu'à épuisement, ou bien en l'occurrence jusqu'aux limites de la démence, avant que l'on décide qu'elle a assez servi et qu'il est temps de la mettre de côté – ce n'est pas autre chose que fait Saccard en empochant l'acte de cession puis en détournant le regard de sa femme. Une fois la curée terminée, les limiers se retirent et laissent place au vide funèbre du morceau de carcasse.

Le second Empire est loin de nous aujourd'hui, mais l'image de la femme chosifiée que laisse voir La Curée a encore des choses à nous apprendre. Car Renée, même si la vie qu'elle mène peut parfois le faire oublier, n'est au début du roman qu'une toute jeune fille à peine sortie de l'adolescence. Sa vanité, sa persévérance dans une image d'objet de désir, son impuissance à donner à son existence quelque épaisseur ainsi que sa démence naissante, incombent à deux sources premières. Il y a d'abord le traumatisme du viol et de la vente, puis la nature exhibitionniste des moyens de valorisation mis à sa disposition : toilettes, bals et conquêtes amoureuses sans lendemain qui font plus de bruit que de bien. Prise pour cible parce que jugée « désirable » dans un monde où la frénésie consommatrice peut rappeler celle de notre temps, Renée se voit refuser le choix de se construire en être pensant et libre et passe sa vie à parader comme un beau paon domestique dans le cirque social de l'Empire.

#BRINGTHEMHERE - COMMENT L'AUSTRALIE S'ENFONCE DANS UNE POLITIQUE MIGRATOIRE INHUMAINE

L'Australie n'en finit pas de faire parler d'elle à la suite des décisions prises concernant l'immigration. L'instauration d'une sévère politique migratoire en 2013 et un refus de prendre en charge les réfugiés ont rendu les conditions de vie de ces derniers de plus en plus difficiles.

Éponine Le Galliot

Le pays semble aujourd'hui se trouver dans une impasse, entre accords insensés passés avec des pays en développement et rappels à l'ordre des organisations internationales. Comment la situation a-t-elle pu évoluer en ce sens ? Le gouvernement peut-il se permettre de continuer dans cette voie ?

Une situation migratoire gérée d'une main de fer

La politique australienne en matière d'immigration est sévère. Le gouvernement actuel et le premier ministre Malcolm Turnbull ont instauré en 2013 l'Opération Frontières Souveraines, une politique de tolérance zéro visant à repousser tous les bateaux de réfugiés - ces derniers étant principalement originaires du Moyen-Orient, d'Afghanistan et du Sri Lanka - essayant de rejoindre les terres australiennes; cela dans le but d'empêcher la contrebande de ces migrants empruntant les voies maritimes. Les vaisseaux militaires se chargent donc maintenant d'intercepter les embarcations et de les renvoyer en arrière, principalement vers l'Indonésie. Deux camps de réfugiés sont aujourd'hui tristement célèbres pour les conditions de vie déplorables dans lesquelles les migrants qui y vivent se trouvent : le camp de Manus Island en Papouasie Nouvelle-Guinée et celui de la république de Nauru, respectivement situés à environ 1 100 et 3 000 kilomètres des terres australiennes.

Les migrants souhaitant atteindre l'Australie sont placés dans ces camps (nommés offshore processing centers) pour ce qui est censé être une solution temporaire, en attendant que leur demande soit évaluée. Mais pour certains d'entre eux, le cauchemar dure depuis plus de trois ou quatre ans. Les conditions de vie y sont extrêmement mauvaises, et les réfugiés ne se sentent pas en sécurité du fait des tensions avec les habitants locaux. Les locaux insalubres, les problèmes d'hygiène, les services d'aides inadéquats et les agressions physiques et sexuelles ont même résigné certains demandeurs d'asile à retourner dans leur pays d'origine, malgré les risques auxquels ils doivent faire face. Le camp de Manus Island a été officiellement fermé en octobre dernier, mais nombreux sont ceux qui y sont restés, faute de meilleure alternative. En effet, une proposition du gouvernement offrant un transfert vers Nauru a été rejetée par la plupart des réfugiés, car cela n'aurait fait que déplacer le problème.

La politique migratoire australienne dans l'impasse

L'Australie semble donc s'accommoder des lois internationales comme elle le souhaite, ce que le Conseil des droits de l'homme des Nations Unies a décrété être impossible ; la politique de détention du gouvernement australien est illégale, et le pays ne peut pas se permettre de choisir quelles lois internationales il décide de suivre ou non. Cette politique migratoire sévère et maladroite, souvent même qualifiée de cruelle, a donné lieu à de nombreuses controverses : en

2014, l’Australie a payé le gouvernement cambodgien 55 millions de dollars australiens (32 millions d’euros) pour installer quatre réfugiés dans le pays. Mais le Cambodge, en tant que pays en développement et dépendant encore de l’aide internationale pour ses habitants, ne devrait pas être la destination choisie pour reloger les réfugiés. La pauvreté du pays et les droits de l’homme qui y sont encore peu respectés rendent la décision de l’Australie d’y installer les migrants vide de sens.

La première ministre néo-zélandaise, Jacinda Arden, voit continuellement sa proposition d’accueillir 150 réfugiés dans son pays refusée ; le motif étant que cela encouragerait la contrebande d’êtres humains faite par les passeurs, et que la Nouvelle-Zélande risquerait de devenir la “porte de derrière” pour entrer en Australie. Enfin, Barack Obama avait conclu un accord avant la fin de son mandat prévoyant d’accueillir jusqu’à 1 250 migrants des camps de Manus et Nauru, mais le président actuel Donald Trump a désormais fait part de ses réticences quant à cet accord.

Mobilisation et action

En Australie, la mobilisation collective semble perdurer. Des mouvements de protestation sont organisés dans les grandes villes du pays pour demander au gouvernement australien de modifier sa politique migratoire, sans quoi la réputation et l’image du pays seront sévèrement abîmées. Les internautes expriment leur solidarité sur les réseaux sociaux sous le hashtag #bringthemhere, “amenez-les ici”. Lors des manifestations, on trouve des panneaux reprenant ce slogan ainsi que des accusations : “L’Australie ne mérite pas de siéger au Conseil des droits de l’homme des Nations unies, mais d’être poursuivie en justice par la Cour pénale internationale pour torture et crimes contre l’humanité”, ou encore “Tous les réfugiés en détention sont des prisonniers politiques.” Des actions similaires sont organisées en Nouvelle-Zélande.

Il est donc temps de faire face à cette situation qui s’enlise depuis trop longtemps déjà, et que l’Australie prenne ses responsabilités quant au sort dans laquelle elle laisse ses réfugiés. Cette « politique de la honte », inspirant les partis d’extrême-droite en Europe et aux États-Unis, doit être contrée pour de mettre fin à cette désolante vision de la situation, et ce manque critique d’humanité.



Affiche officielle du gouvernement australien pour l’Operation Sovereign Borders - © http://australia.gov.au/novisa

Actualité

« EN CAMPING-CAR » - UN ROAD-TRIP QUI TIENT LA ROUTE

En camping-car d'Ivan Jablonka nous fait voyager au grand air, cheveux au vent. Ambiance années 80 et joies enfantines se mêlent dans cet ouvrage, qui oscille entre l'autobiographie et le traité d'histoire contemporaine.

Marie Daoudal

Sur la route de Jack Kerouac, Las Vegas Parano de Hunter S. Thompson (le père du gonzo journalisme), Voyage avec Charley de Mark Twain, Acid Test de Tom Wolfe… Dans tous ces romans, on retrouve le même amour du moteur et de la vitesse. Voitures, motos et camping-cars y sont représentés comme les compagnons les plus fidèles du voyageur. Des véhicules presque humains, qui servent et protègent leurs maîtres en échange de quelques litres de gazole engloutis goulûment.

En camping-car, le dernier livre de l'historien et écrivain Ivan Jablonka, reprend les codes de cette littérature du voyage. Dans leur Combi Volkswagen, le petit Ivan et son frère se sentent libres, insouciants. Chaque été, ils sillonnent les routes d'Europe avec parents et amis. Le camping-car avale les kilomètres, à la recherche des meilleurs « spots », ces endroits où ils peuvent s'arrêter quelques jours. C'est pour eux le moment le plus heureux de l'année : l'engin est leur palais, la plage leur terrain de jeux.

En bon historien, Jablonka ne se contente pas d'évoquer quelques réminiscences de sa jeunesse. Il reprend méthodiquement les événements qui l'ont construit. Petite et grande histoire se mêlent pour former un seul et même récit. Il y a les difficultés rencontrées par sa famille, juive, au moment de la Seconde Guerre mondiale. Et celles qu'ont dû affronter les Hébreux au cours des siècles. Et il y a sa vie d'enfant, à lui, simple et même assez banale pour l'époque. Grèce, Portugal, Italie, Maroc... De juillet à août, la famille est nomade. Une forme de vagabondage moderne qui s'inscrit dans une longue tradition juive d'errance et de voyages.

Tout est documenté : l'écrivain reprend des événements historiques, qu'il confronte à ses propres carnets d'enfant. Il récupère également les témoignages de ses parents, retrace des itinéraires empruntés dans sa jeunesse, se laisse envahir par des souvenirs parfois vagues, ou étonnamment précis.

En camping-car est un livre personnel, doux, empreint d'une nostalgie un peu grisante. Lorsque Jablonka cite Carmen, en bande-son de ses périples, il invite le lecteur à prendre part au voyage :

« Le ciel ouvert, la vie errante / Pour pays, l'univers / Et pour loi, sa volonté / Et, surtout, la chose enivrante : / La liberté, la liberté ! »

Et cette liberté est célébrée tout au long des pages…

En camping-car de Ivan Jablonka (éditions du Seuil, 2018), 192 pages

« CALLS », ON DÉCROCHE

À l'automne 2017, Canal+ a lancé une nouvelle série innovante, Calls. Le concept est inédit : des enregistrements audio à écouter dans le noir, nous plongeant dans une suite de récits de science-fiction. Une idée géniale, un début accrocheur, un final décevant.

Lara Baranowski



Charlotte Le Bon, Kyan Khojandi, Jérémie Elkaïm… Les visages qui s'affichent éphémèrement durant les secondes d'introduction au premier épisode de Calls annoncent une perspective alléchante. « Vous allez regarder la première série qui s'écoute », prononce l'actrice Fanny Sydney d'un air mystérieux. L'un après l'autre, ils prononcent quelques phrases solennelles, destinées à plonger le spectateur dans une ambiance intimiste, et, déjà, un peu oppressante.

Un bon début, un final navrant

Quand le récit de fiction débute, on se retrouve au téléphone entre Paris et New York, en 2028. Une simple discussion de couple. L'intrigue évolue, d'autres coups de fil, d'autres personnages entrent en scène, une situation presque banale mais qui suscite toujours l'intérêt. Puis les dialogues font surgir des zones d'ombre, l'angoisse monte, on oublie ce qu'il y a autour de soi pour mieux saisir toutes les nuances du jeu des acteurs… Et puis patatras. L'épisode s'achève dans un récit apocalyptique auquel on n'accroche pas.

Ainsi pourraient se résumer presque tous les épisodes de la saison 1 de Calls. Un bon début, une mise en scène captivante, une succession de péripéties… et un final navrant. Au fil des épisodes, c'est même de la lassitude qui s'installe. Le « pitch » est presque toujours le même, pointant l'aspect réducteur d'une série audio : le personnage principal est dans une situation dangereuse, la personne au bout du fil garde son calme, le conseille, le guide : « Abritez-vous, changez de pièce, ne paniquez pas »… Un scénario semblable dans la quasi totalité des épisodes.

On retiendra particulièrement les épisodes 2 et 3, les plus captivants. Dans le premier, c'est une virée en plongée sous-marine. Les émotions et les découvertes sont très bien communiquées au spectateur, qui se sent immergé au cœur des océans. Mais l'épisode s'achève sur un retournement de situation brutal, que l'on peine à comprendre, même en finissant la série. L'épisode 3 a pour protagoniste Sara Forestier, au bout du fil avec la police lors d'un cambriolage qui dégénère. La tension est presque constante au fil de l'épisode, et l'actrice nous séduit par sa palette de jeux, même si la vraisemblance du récit reste discutable sur certains points.

Science-fiction apocalyptique

Le fil rouge de la série consiste en une succession d'événements apocalyptiques, et pour en saisir de nombreux éléments, il faut parvenir au dernier épisode. Ce n'est pas toujours facile, quand cela fait déjà deux ou trois fois que vous hésitez à terminer les précédents, qui vous relatent des oiseaux gigantesques attaquant un avion, un attentat terroriste improbable, ou des parents amoraux et meurtriers.

Le dernier épisode, où figurent Marina Foïs et Jérémie Elkaïm, est tout à fait décevant. Quatorze minutes au cours desquelles on se demande réellement si quelqu'un pourrait y croire une seule seconde. Si l'une des forces de la série consiste en l'émotion communiquée par les personnages et l'attachement qu'elle procure au spectateur, cet effet manque à l'épisode final.

Une ligne directrice relatant des événements catastrophiques en 2028 forme la colonne vertébrale de la série, mais celle-ci se brise lors d'épisodes totalement extérieurs à ce fil rouge, nous laissant dans l'incompréhension. C'est pourtant ce qui aurait pu être intéressant, des histoires différentes à chaque fois. Mais l'une des limites du concept de série audio aurait été encore plus marquée qu'elle ne l'est déjà dans Calls : dix à quinze minutes sans images, ça peut être très long. Des appels téléphoniques qui s'éternisent, des rebondissements trop soudains et irréalistes, des ressemblances lassantes au cours de la saison…

Finalement, ce qui semble manquer principalement à Calls, c'est la maturité. La maturité dans l'écriture, déjà, où les personnages seraient plus travaillés, le récit plus réaliste et accrocheur. Mais aussi la maturité dans l'audace. La science-fiction n'est pas un genre facile, mais l'un de ses buts est de faire croire à la probabilité des faits relatés. Calls semble ne pas avoir su faire un choix entre récits fantasques et récits plus proches du réel. Résultat, on se retrouve tiraillé entre deux approches cinématographiques, et aucune d'elle n'est satisfaisante. Il est peu étonnant de constater que le créateur et réalisateur du projet, Timothée Hochet, qui s'était fait connaître en tant que Youtubeur, a seulement 24 ans. Une entreprise de production telle que Canal + aurait pu davantage l'épauler dans un processus de création difficile.

Bref, malgré un concept incontournable pour tous les cinéphiles curieux, Calls, on décroche.

DAVOS - LE SUPERBOWL DES ÉLITES

Ce début d'année 2018 a été marqué par deux évènements très médiatisés, qui n'ont à première vue aucun rapport l'un avec l'autre : le World Economic Forum de Davos, et le Superbowl. Vous ne connaissez pas le football américain ? Vous ne comprenez rien aux enjeux de l'économie mondiale actuelle ? Pourquoi pas mélanger les deux, et assister au Superbowl de l'économie mondiale ? Munissez-vous d'un casque, d'un sifflet, de quoi boire et manger, d'un remède contre la gueule de bois et lisez ....



Le 49ème Superbowl a vu s'opposer les Eagles de Philadelphie et les Patriots de la Nouvelle-Angleterre (Boston).

Mathilde Musset

Des billets verts pour aller au stade

Quelle ambiance « co-working » dans le stade de Davos ? La station de ski huppée nichée dans la chaîne alpine a accueilli les meilleurs joueurs de l'économie mondiale du 23 au 26 janvier dernier. L'élite des joueurs a été réunie pour une 48ème confrontation sur le thème de la fraternité : « Construire un avenir commun dans un monde fracturé ».

Au programme de la rencontre, les risques financiers, la quatrième révolution technologique, les transformations des relations commerciales, le réchauffement climatique, etc. Un petit tour de la sélection de l'année 2018 : 3 000 participants ayant chacun payé leur place dans le stade - une cotisation de 500 000 euros - 70 chefs d'État, grands patrons, politiques, intellectuels, militants, artistes et people, de la musique et des cocktails. Un cinquième des participants sont des participantes.

Et pour remplacer Justin Timberlake qui a mis le feu au vrai Superbowl 2018, Davos a pu compter sur la présence d'illustres invités tels que la présidente du FMI Christine Lagarde, la prix Nobel de la paix Malala Yusafsai, l'actrice Cate Blanchett, le chanteur Elton John, l'acteur Shah Rukh Khan, ou encore le PDG de Google Sundar Pichai. Vous l'aurez compris, à Davos c'est aussi fun que le Superbowl ?

Rappelons les règles du jeu : chaque équipe doit tenter de traverser l'équipe adverse pour marquer des points à l'opposé du terrain, pour récupérer des marchés, de l'influence ou de la visibilité. L'équipe qui remporte le plus de point remporte l'hégémonie mondiale, économique et culturelle de l'année.

C'est parti pour le lancer de pièce – coup d'envoi !

ouer à tout prix, peu importe avec qui
Cette année les deux équipes qui s'affrontent sont composée des American Protectionists contre… The Liberals ! Le quarterback et capitaine de l'équipe des American Protectionists Donald Trump ayant déclaré « L'Amérique d'abord ? », peu de joueurs ont souhaité jouer de son côté et le suivre dans un renforcement des barrières douanières. Le quarterback adverse, la Chine, est extrêmement remontée contre son adversaire, qui l'a qualifié de « pays à l'économie prédatrice » durant

Actualité

le début du match. Ce sont deux visions qui s'opposent durant ce Superbowl de l'économie mondiale, selon China Daily : la guerre commerciale entre la Chine de Xi Jinping et l'administration Trump est sur le point de commencer, selon le journal The Australian.

Et la première salve est tirée par l'équipe des Liberals ! Le premier ministre indien Narendra Modi parvient à proposer une bonne ouverture de jeu avec un pays qui a revu à la hausse ses investissements dans de nouveaux équipements : infrastructures, nouvelles technologies et surtout une volonté d'entreprendre. Selon le journal indien The Pioneer, Modi frappe un grand coup chez les investisseurs. C'est un excellent backfield – soutien – du quarterback chinois, qui n'hésite pas à parler de « globalisation asiatique », le nouvel épicentre du marché mondial. La Chine aurait-elle gagné du terrain sur les Etats-Unis ? Cela semble se confirmer ...

Ah, nouvelle stratégie des American Protectionnists ! Donald Trump surprend tout le monde en effectuant une manœuvre stratégique appelée dropback, un mouvement de recul pour préparer une passe aérienne : « L'Amérique d'abord, mais pas toute seule » ! Le quarterback invite les autres pays joueurs à passer des accords bilatéraux avec les États-Unis, nous rapporte le quotidien Le Figaro. On se souvient que le président américain s'essouffle depuis le début de son mandat à défaire le travail de multilatéralisme de son prédécesseur Obama à travers le TPP (Accord de Partenariat Transpacifique) et le NAFTA (Accord de libre-échange nord-américain), ou encore le nucléaire iranien. Le journal Le Monde nous dit dans l'oreillette que cette stratégie a été mise au point par l'équipe de Trump lors d'un huddle – concertation d'avant jeu – publié dans le Wall Street Journal en mai 2017. Peut-être est-ce un fake (oui, comme fake news) de la part du quarterback des American Protectionnists, une feinte de transmission de balle ... En tout cas le média précise que c'est une stratégie de rupture pour le président américain qui préfère le terme « partnership » et parler business plutôt que d'aborder les autres thèmes de Davos.

America first, but not alone ? » - Donald Trump à Davos, le 26 Janvier 2018

La France, le nouveau quarterback de l'Europe ?

Touchdown ! Les Liberals viennent de marquer un grand coup avec le franchissement de la ligne par le joueur français, qui a saisi la balle au bond ! Le président Macron, jeune rookie – joueur qui fait son premier Superbowl - du rassemblement laisse éclater sa satisfaction en anglais : « France is back ! ». Une très bonne stratégie de communication : il place ses appuis sur la liste de réformes en cours en France, aborde le terrain avec le très diplomatique « business friendly » et continue sur sa lancée avec une refonte du leadership européen étalée sur dix ans. Résultat : une standing ovation de l'ensemble du stade, la troisième après Nelson Mandela et Bill Clinton depuis la création du rassemblement de Davos en 1971. Pour le journal suisse Le Temps, c'est « Le Français adepte de la pensée complexe d'un côté, l'Américain complètement désinhibé de l'autre ».

Extrêmement bien joué de la part du français qui a récemment remplacé son homologue allemand, la chancelière Angela Merkel ayant un problème de formation gouvernementale qui mettra encore plusieurs semaines à se résorber. On peut quand même saluer l'effort de crossblock de la part de ces deux joueurs, qui sont très offensifs sur le terrain et croisent souvent leurs trajectoires européennes pour prendre l'adversaire en tenaille, notamment sur la ligne des nouvelles technologies et de la lutte contre les populismes. La déception vient en revanche du voisin britannique, nous glisse Le Figaro. La première ministre Theresa May a particulièrement pris le soin de ne pas prendre de coups sur le Brexit et a soigneusement évité le sujet durant toute la rencontre de Davos.

Fin du Game

C'est la fin de la rencontre et le score est de… 0 ! En effet, selon l'économiste Branko Milanovic, de la Banque Mondiale, interviewé dans le journal uruguayen The Interpress Service, le match annuel de Davos ne ramène aucun résultat concret chaque année. C'est ce qu'a l'air de penser aussi Jennifer Morgan, cheffe exécutrice de GreenPeace International, qui y voit un manque cruel d'introspection de la part des joueurs : les leaders politique et économique participants de Davos « oublient de remettre en question leur propre rôle dans la construction de ce monde fracturé ».

> « Depuis des années, le forum a considéré les inégalités comme une préoccupation première, mais dans le même temps, a constaté son augmentation régulière. Ses dirigeants n'ont-ils aucune influence ? » (sarcasme).

On peut également souligner le problème du blindside ou angle mort du quarterback notamment chez les American Protectionnists qui pourraient ne pas voir venir la hausse des prix des biens de consommation sur le marché américain à cause des mesures protectionnistes, ce qui endommagerait le pouvoir d'achat des consommateurs, débrief The Australian. Le quotidien britannique The Guardian va même jusqu'à soupçonner une myopie générale « délibérée et auto-suffisante » des participants qui ne se préoccupent pas de jouer fairplay : pas de vraie remise en question sur les salaires, sur les discours, simplement un marchandage d'élites « quitte à être continent contre

continent, religion contre religion, race contre race, peu importe tant que le marché survit ».

Autre similitude, Le Figaro souligne l'ironie de retrouver le même discours entre Donald Trump et Emmanuel Macron sur les « forgotten people » et les « laissés pour compte de la mondialisation ». Les 3 000 spectateurs dans le stade de Davos parlent des milliards qui n'auront jamais accès au stade, et pourtant, au coup de sifflet, les réponses aux questions sont décevantes. Les Echos estime que peu de préoccupations sont profondément abordées, sauf à propos des nouvelles technologies de l'information.

Interviewé depuis Nairobi au Kenya, Ben Philipps de l'association international Fight Inequalities Alliance, explique à The Interpress Service la désillusion des supporters restés sur la touche : « Cette année 2018 a porté le coup de grâce à l'idée que Davos pouvait changer le monde (…) c'est un club de speed-dating pour ploutocrates et politiciens ». The Guardian analyse : « la crème des institutions capitalistes est confrontée à ses propres contradictions ». Game over pour Davos ?

EN COLOMBIE, CHRONIQUE D'UNE PAIX ANNONCÉE

La Colombie, « plus vieille démocratie d'Amérique latine », est actuellement le théâtre d'un processus dit de justice transitionnelle, à l'instar de nombreux autres pays du continent dans les années 80 et 90. Toutefois, à la différence de l'Argentine ou du Chili, pour ne citer que ces deux pays, le pays de Gabriel García Márquez ne sort pas d'une dictature militaire sanglante, mais tente tant bien que mal de mettre un terme à un conflit intérieur qui le ronge depuis plus de 50 ans.

Paul De Ryck

Signé en septembre 2017 à l'occasion de la visite du Pape François en Colombie, le cessez-le-feu entre le gouvernement et le groupe armé ELN (Ejército de Liberación Nacional) a pris fin comme prévu le 9 janvier après 101 jours de trêve pacifique. Les pourparlers, ayant débuté en février 2017 et censés reprendre à Quito le mercredi 31 janvier pour un cinquième cycle de négociations, ont cependant été suspendus par le gouvernement à la suite de la vague d'attentats perpétrés par la guérilla d'inspiration castriste dans le nord du pays, causant 9 morts et plusieurs dizaines de blessés.

Les derniers événements viennent fragiliser un processus déjà instable et critiqué par une partie importante de la population, et renforcer la cristallisation des tensions au sein de la société colombienne autour de la question de la paix. L'incertitude demeure donc le maître mot concernant la résolution d'un conflit qui rythme le quotidien des Colombiens depuis plusieurs décennies.

La laborieuse fin du conflit

La Colombie est depuis 54 ans en proie à un conflit armé opposant forces gouvernementales, groupes paramilitaires et guérillas, qui est lié de manière intrinsèque au narcotrafic et à la criminalité organisée. Aussi, malgré la signature des accords de paix entre le gouvernement et les FARC-EP (Fuerzas Armadas Revolucionarias de Colombia - Ejército Popular) le 24 novembre 2016, la fin des affrontements est dans les faits loin d'être acquise.

Ces accords, fruit de cinq longues années de négociations entamées à Oslo et conclues à La Havane, comportent six points fondamentaux visant à construire une paix durable dans le pays : une politique de développement rural intégral, la réinsertion des FARC dans la vie civile et politique, un cessez-le-feu et la fin définitive des hostilités entre le gouvernement et les FARC, une solution au problème des drogues illicites ; un système intégral de vérité, justice, réparations et une garantie de non-répétition pour les victimes, et enfin, la création d'un organe de suivi et de vérification des accords de paix, garant de leur bonne application.

Pour autant, plus d'un an après, force est de constater que les affrontements n'ont pas cessé et que les populations civiles demeurent lourdement affectées par le conflit. En 2017, selon un rapport de l'Unité pour les Victimes, une entité du gouvernement colombien, plus de 54 000 personnes furent victimes de déplacements forcés, venant s'ajouter aux 7,4 millions de déplacés internes depuis le début du conflit, assurant à la Colombie de garder son premier rang au classement des pays avec le nombre le plus important de déplacés internes à l'échelle mondiale.

Si la signature des accords de paix entre les FARC et le gouvernement ont marqué un pas indéniable vers la fin du conflit dont l'intensité a baissé, le processus de paix dans son intégralité est donc loin d'être achevé. Les raisons sont diverses : d'une part, la lenteur et le manque de volonté des

institutions gouvernementales à mettre en place les réformes politiques et mécanismes promis dans les accords. D'autre part, l'existence d'autres groupes armés qui continuent de mener des actions dans certaines régions de la Colombie et de terroriser les populations civiles.

Parmi eux, les combattants de l'ELN, la dernière guérilla active du pays et dont les négociations avec le gouvernement patinent, mais également les groupes paramilitaires et milices d'extrême-droite qui se sont accaparés les territoires désertés par les FARC et continuent d'y perpétrer des exactions dans l'impunité la plus totale, visant en particulier les défenseurs des droits de l'Homme et les familles des anciens combattants FARC démobilisés.

L'ELN, « l'autre » guérilla colombienne

Bien que de plus petite envergure et moins médiatisé que les FARC à l'échelle internationale, ce groupe armé n'en reste pas moins un protagoniste majeur du conflit. Fondée en 1964 à l'instar des FARC, elle diffère cependant à certains égards de l'ancienne guérilla. Ainsi, à la différence des FARC dont l'ancrage rural était originellement la clé de voûte de leur lutte, l'ELN ne fut pas fondée par des paysans ayant pris les armes, mais par des intellectuels, inspirés par la révolution cubaine et appuyés à leurs débuts par le jeune régime castriste.

De même, les FARC, bien que dispersées à l'échelle nationale au fil des décennies, sont apparues dans le département de Tolima, au sud-ouest de la capitale, puis ont établi une présence durable principalement au sud et à l'ouest du territoire colombien. L'ELN, quant à elle, est née dans le département de Santander, au nord-est du pays, et a majoritairement concentré ses actions dans cette partie de la Colombie, connue pour ses richesses en hydrocarbures, qui ont constitué une source majeure de financement et un point fondamental de la stratégie de lutte du groupe armé.

Enfin, un autre élément qui différencie les deux factions armées est la proximité singulière qu'entretient l'ELN avec l'Eglise catholique ; cette guérilla a en effet construit son idéologie autour d'idées révolutionnaires combinées à la théologie de la libération, un courant de pensée chrétien fondé sur la solidarité avec les plus pauvres et la dignité humaine. Víctor de Currea Lugo, professeur à l'Universidad Nacional de Colombia et spécialiste du conflit colombien, définit d'ailleurs cette fusion idéologique comme « un mélange de Jésus, Marx et Che Guevara ».

Un processus de paix qui divise profondément la société colombienne

La construction de la paix en Colombie se trouve donc actuellement dans une période d'incertitude, où les instances gouvernementales, peinant déjà à mettre en oeuvre les dispositions de l'accord trouvé avec les FARC, ne parviennent pas à trouver un terrain d'entente avec l'ELN.

De plus, un problème majeur de ce processus de paix, venant s'agréger aux nombreux obstacles qui ralentissent son exécution, est l'opposition d'une grande partie de la société colombienne qui condamne les accords de La Havane. Bien que plébiscités par la communauté internationale ayant décidé d'octroyer au président Santos un symbolique Prix Nobel de la Paix en 2016, ils sont en effet loin de jouir du même crédit auprès de la population colombienne, qui demeure fragmentée autour de cette question.

Ainsi, le rejet de la première mouture des accords lors du référendum d'octobre 2016, censé leur conférer une certaine légitimité populaire, avait mis en évidence l'existence d'une division profonde du peuple colombien sur la question, et obligé le gouvernement à revenir à la table de négociations afin de proposer une version finale des accords amendée, et sans passer cette fois-ci par l'approbation populaire. Cette fissure du tissu social, scindé entre partisans du « oui » et du « non » au référendum d'octobre 2016 est loin d'avoir été comblée. Au contraire, la résurgence du conflit et des attentats commis par l'ELN conforte dans leur choix les détracteurs des accords de paix, réunis derrière la figure du médiatiquement omniprésent sénateur Álvaro Uribe.

Président de la République de Colombie de 2002 à 2010 et connu pour sa dure politique de « sécurité démocratique » visant à réprimer le narcotrafic et le terrorisme en Colombie, il est le héraut de l'opposition au Président Santos et aux accords de paix. Jouissant d'une certaine aura auprès de la frange conservatrice de la population colombienne pour sa ligne dure et sa critique de la prétendue complaisance des « santosistes » à l'égard des FARC, il est le chef de file d'une opposition vindicative qui refuse une paix qu'elle juge laxiste. Refusant l'éligibilité politique des FARC et accusant les accords de favoriser l'impunité et le président Santos de suivre une voie « castro-chaviste », Uribe, tenu en haute estime par un nombre non négligeable de Colombiens, est une raison principale de cette division profonde autour du processus de paix.

Justice, vérité et réconciliation au coeur du processus de paix
Alors que le nord-est du pays est en proie à de nouvelles attaques de l'ELN, que les groupes paramilitaires continuent d'étendre leur influence dans les zones délaissées par les FARC, et que la population demeure largement divisée au sujet de la paix, il apparaît aujourd'hui essentiel de consolider le processus de

paix entamé avec les accords de La Havane afin de ne pas le voir s'effondrer.

Si les négociations avec l'ELN semblent actuellement compromises, du fait des mésententes entre les parties mais également des contradictions internes au sein-même du groupe armé, l'application des promesses prises par le gouvernement colombien dans les accords avec les FARC pourrait être un catalyseur de la construction de la paix à l'échelle nationale.

En premier lieu, la justice pour les victimes du conflit est une priorité prévue par les accords de paix. Cependant, la mise en place de la Juridiction spéciale pour la paix (JSP), mécanisme principal du processus de justice transitionnelle, approuvée par le Congrès en novembre 2017, n'a, dans les faits, pas encore abouti au lancement des procès, supposés débuter le 15 mars prochain. Robert Badinter affirmait qu'il n'y a « pas de paix profonde sans justice » ; ainsi, tant que demeureront impunies les violations massives des droits de centaines de milliers de victimes et jugés les principaux responsables de ces exactions, la construction de la paix restera dans l'instabilité dans laquelle elle se trouve actuellement.

De plus, un défi majeur de ce mécanisme judiciaire sera d'enquêter de manière impartiale sur les exactions commises par tous les acteurs ayant pris part au conflit, notamment les forces gouvernementales et paramilitaires - en particulier les Autodefensas unidas de Colombia (AUC) - et non seulement les guérillas, malgré les possibles pressions politiques. Le « scandale des faux positifs », des exécutions extrajudiciaires de civils innocents afin de les faire passer pour des guérilleros, qui impliquerait notamment la responsabilité de l'ancien Président Uribe, revêt par exemple une importance prééminente pour la société colombienne, comme pour la communauté internationale. En effet, comme le soulignait la procureure de la Cour pénale internationale (CPI) Fatou Bensouda à l'issue de sa visite en Colombie en septembre 2017, ces exécutions extrajudiciaires sont au coeur de l'examen préliminaire en cours de la situation dans ce pays, portant sur les crimes de guerre et crimes contre l'humanité qui auraient été commis dans le cadre du conflit armé.

Ensuite, l'établissement de la Commission pour l'Éclaircissement de la Vérité, la Coexistence et la Non-Répétition, prévue dans les accords, est également d'une importance capitale. Parallèlement à l'existence d'un mécanisme judiciaire rétributif chargé d'appliquer des sanctions pénales afin de « maintenir intacte la cohésion sociale » selon Durkheim, cette commission est un outil essentiel afin de favoriser la réconciliation nationale. Ecouter la voix des victimes, les premières concernées, est indispensable lorsqu'il s'agit de violations massives de leurs droits, d'autant plus que les principales victimes du conflit avaient majoritairement voté pour le « oui » au référendum d'octobre 2016. Ce type de mécanisme extrajudiciaire assume pleinement une dimension cathartique que ne peut revêtir un tribunal, du fait de l'opportunité donnée aux victimes de raconter leur expérience et d'entendre le pardon de certains tortionnaires. De même, au sortir d'une guerre civile d'une telle ampleur, l'énonciation de la vérité permet de pérenniser la mémoire du conflit et de ses atrocités afin de garantir la non-répétition de tels actes. Plébiscité par la communauté internationale, ce mécanisme de réconciliation devenu fameux à la suite de son expérience en Afrique du Sud et dans certains pays d'Amérique latine, semble s'avérer parfaitement adapté dans le cas de la Colombie, en s'affichant comme un outil complémentaire de la JSP.

Aussi, si l'établissement de la vérité peut faire office de réparation morale et collective pour les victimes, la réparation individuelle des victimes du conflit est également au centre de leurs préoccupations. De ce fait, une meilleure application de la fameuse loi 1448 de 2011, dite Ley de Víctimas y Restitución de Tierras, est recommandée par de nombreux observateurs, notamment concernant la mise en place de programmes psychologiques, de santé et d'éducation pour les victimes.

Enfin, la réinsertion des anciens guérilleros, prévue par les accords mais qui n'est toujours pas mise en place, est un autre facteur clé de la réconciliation. Afin de favoriser la reconstruction du tissu national et d'éviter que ces anciens combattants rejoignent d'autres groupes dissidents, voire même l'ELN, il est essentiel que l'Etat colombien fasse les efforts nécessaires à la réinsertion des anciens guérilleros, qui sont la cible des attaques des paramilitaires.

Terres et paix

Le contrôle des terres est, depuis ses débuts, un enjeu central du conflit, et par la même occasion, un point majeur de la construction de la paix. En effet, à l'inverse de la majorité des pays d'Amérique latine, la Colombie n'a jamais connu de politique agraire de redistribution équitable des terres, ce qui en fait le pays d'Amérique latine le plus inégal en termes de possession des terres agricoles, avec 80% des terres contrôlées par 1% des grosses exploitations selon Oxfam. D'autre part, de nombreuses régions reculées dans les campagnes de la Colombie ont trop longtemps été abandonnées par les instances étatiques, favorisant l'implantation des groupes armés dans ces régions.

De ce fait, l'implémentation de réformes agraires est une clé de voûte des accords de paix, afin d'en finir avec l'inégale redistribution des terres qui est

une cause principale de la création des guérillas. Elle permettrait également le développement économique des régions rurales trop longtemps délaissées, où la pauvreté touche jusqu'à une personne sur deux selon le Recensement agricole national de 2014. Encore une fois cependant, le gouvernement colombien s'éternise à mettre en place les politiques publiques nécessaires afin de réduire la marginalisation de ces populations rurales et les effets néfastes qu'a eu le conflit sur ces régions durant un demi-siècle. Ainsi, les zones de réserve paysanne (Zonas de reserva campesina), créées en 1994 afin de permettre aux petits paysans d'accéder à la propriété et de lutter contre la concentration de la propriété des terres dans les régions rurales, est un mécanisme qui peine encore à être développé.

Enfin, le dernier point clé mis en exergue par les accords souligne le caractère impératif de l'endiguement d'un retour en force du narcotrafic, qui a toujours été intimement corrélé au conflit, permettant aux groupes armés paramilitaires comme aux guérillas de financer leurs actions et leur armement. En effet, même si le temps du cartel de Medellín est révolu, la culture des feuilles de coca est à nouveau en hausse au cours des dernières années en Colombie, qui reste le premier producteur mondial de cocaïne. Ainsi, si la substitution des cultures de feuille de coca est une initiative poussant les agriculteurs à préférer d'autres alternatives, il est nécessaire qu'elles soient économiquement rentables afin de les inciter à délaisser la culture de la coca.

Un enjeu politique majeur en vue de la prochaine élection présidentielle

In fine, le processus de paix, élément omniprésent dans le débat public, est donc le sujet central de la prochaine élection présidentielle qui se déroulera en mai 2018 en Colombie. Alors que le Président Santos arrive au terme de ses deux mandats, jusqu'à présent, les intentions de vote semblent assez indécises. Pour autant, il est d'ores et déjà certain que le futur de la construction de la paix dépendra du futur Président. Les accords actuels seraient ainsi en grand danger si venait à être élu Germán Vargas Lleras, le candidat du Parti du Changement Radical, souvent attaqué pour ses connexions avec les paramilitaires, ou encore Iván Duque, « él que dice Uribe » (que l'on pourrait traduire par « celui désigné par Uribe »), candidat sous la bannière du Centre Démocratique.

A l'instar des discours actuels sur l'immigration en France, la paix est en Colombie est un sujet qui divise, et le leitmotiv des candidats à l'élection présidentielle. D'ailleurs, le choix de la posture à adopter vis à vis des groupes armés a été un élément déterminant des cinq dernières élections présidentielles. Cette fois-ci cependant, jamais n'aura été aussi forte la polarisation politique à propos de la paix, notamment avec la participation politique de Rodrigo Londoño, candidat pour le parti politique des FARC, maintenant devenues un parti politique, la Fuerza Alternativa Revolucionaria del Común.

A l'instar de la transition

démocratique à l'issue d'une dictature militaire, la sortie d'un conflit de plusieurs décennies, au cours duquel ont été commises des violations massives du droit international humanitaire, ne peut se faire d'un claquement de doigts. Les balbutiements répétés du processus de paix jusqu'à présent peuvent s'expliquer par la difficulté à mettre un terme à un conflit vieux d'un demi-siècle, qui mêle une myriade d'acteurs aux revendications diverses et variées. Cependant, la percée considérable que représentent les accords de La Havane ne saurait rester sans suite, ce qui dépendra du bon vouloir du gouvernement et des groupes armés.
Derrière le concept de processus de paix se cache donc en Colombie une réalité bien plus complexe. Outre la fin des affrontements, ce sont de nombreuses réformes politiques, ainsi que des efforts pour rendre justice aux victimes et l'établissement d'une Commission de vérité, qui permettront construire une paix pérenne. En cette année d'élection, l'arrivée imminente d'un nouveau chef d'Etat à la Casa de Nariño permettra sans doute d'y voir plus clair.



Deux combattantes des FARC. Álvaro Ybarra Zavala / La Rioja

MUSIQUE EN BREF

Shame - Songs of Praise



Songs of Praise, c'est le premier album d'un groupe extrêmement prometteur. Shame, c'est cinq jeunes Anglais de Brixton qui ne sont pas des enfants de chœur. Ils se sont fait remarquer sur scène (Route du Rock, Pitchfork Paris) grâce à des lives complètement enragés. Peu branchés Internet, ils mettent l'accent sur leur musique et signent chez Dead Oceans (Kevin Morby, Slowdive), excellent label indé Américain.
Le groupe ne cache pas ses origines avec un post-punk bien anglais tout en piochant dans le garage californien de temps à autres. Songs of Praise, c'est de l'énergie survoltée pendant quarante minutes. Dès le premier titre Dust on Trial, Shame pose les bases : cet album n'est pas un long fleuve tranquille.

Sortie : 12 janvier 2018

10 morceaux

Coups de coeur : Dust on Trial, Concrete

Porches – The House



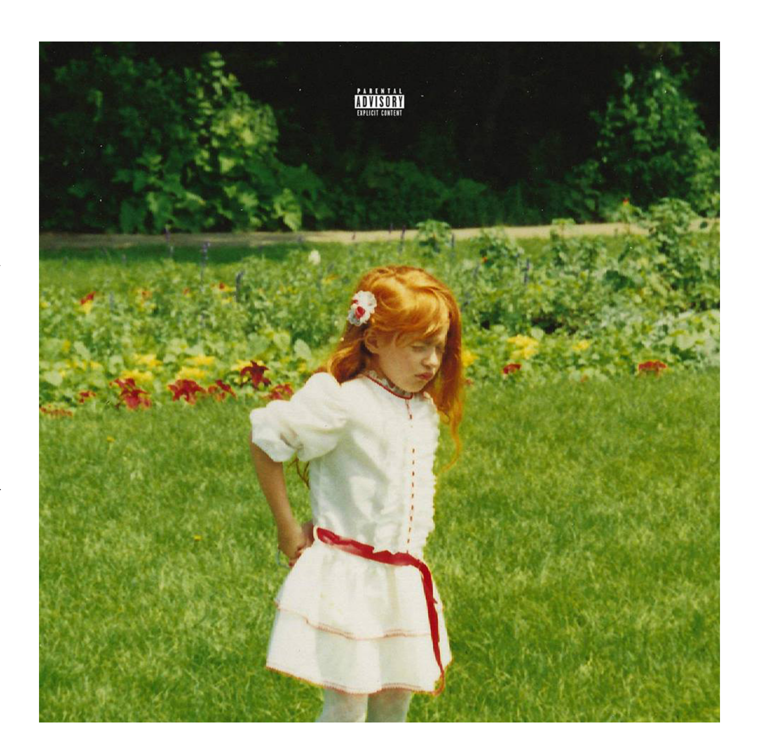
Deux ans après Pool, la formation américaine initiée par Aaron Maine, revient dans un registre affirmé et vif. Après plusieurs sorties de singles, parmi lesquels Find Me ou encore Country, Porches s'inscrit dans un ensemble plus dansant et entêtant, comme en témoigne le morceau Goodbye qui développe une progression enivrante d'enthousiasme. Ce second album publié chez Domino Records est une production féconde qui ravira les fans du groupe. Un travail sage et songeur qui transcende la musique indépendante actuelle, mettant en lumière des voix auto-tunées apposées à un arrière plan mi-électronique, mi-pop.

Sortie : 19 janvier 2018

14 morceaux

Coup de cœur : Goodbye

Rejjie Snow – Dear Annie: Part 1 + Part 2 (Ep)



En attendant son album prévu pour le 16 février, Rejjie Snow a publié non pas un, mais bien deux EP en l'espace de deux semaines. Prodige du rap et du RnB britannique Rejjie Snow, après un premier album et des Eps largement salués par la critique, offre les prémices d'une formidable réussite. Le pote des artistes King Krule et Jamie Isaac est de retour avec deux EP au groove impétueux produit par Kaytranada, une touche perceptible qui donne une identité rythmée et colorée à ces EP. On retrouve également le français Lewis OfMan impliqué derrière la production de Désolé, Rainbows et Room 27. Egytptian Luvr est probablement le single emblématique de cette production, impliquant notamment l'artiste Aminé.

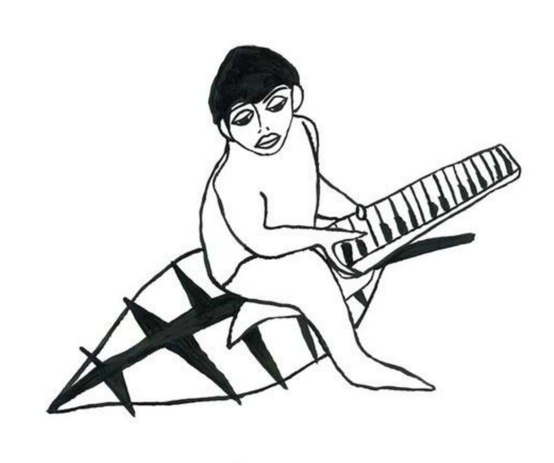
Sorties: 17 et 31 janvier 2018

8 morceaux

Coups de cœur: 23 et Room 27

Musique

Crayon – Post Blue (Ep)





Post Blue est une production sensible et imprévisible, et c'est bien un Français qui se cache derrière le doux nom de Crayon. Des compositions excitantes, sensuelles, c'est un travail aiguisé que propose ce jeune producteur. Et s'il évoluait auparavant chez Kitsuné, aujourd'hui c'est pour Roche Musique (FKJ, Darius, Zimmer) que Crayon déploie sa soul voluptueuse et rythmée. Un ensemble très abouti qui engage des perspectives intéressantes, avec de belles collaborations parmi lesquelles Gracy Hopkins et Lossapard. Le dernier morceau est entre autre une reconstitution instrumentale du célèbre Je suis venu te dire que je m'en vais de Serge Gainsbourg, un hommage inattendu et bienvenu pour son audace.

Sortie: 1er févier 2018

7 morceaux

Coup de cœur: Pink
14 morceaux

Noémie Villard
Caroline Fauvel



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche

Secrétaire générale de la rédaction
Astrig Agopian

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Sofia Touhami

Pôle communication
Zoé Louvard
Éléonore Saumier
Estelle Meulet
Mélanie Nguyen
Roxane Thébaud
Fanny Rochelet

Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Noémie Villard, musique
Diane Lestage, cinéma
Mathieu Champalaune, littérature
Dorian Le Sénéchal, écrans
Hortense Raynal, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Marion Bothorel
Eloïse Bouré
Sarah Francesconi
Clara Gabillet
Lisa Guyenne
Emma Henning
Johanne Lautridou
Justine Madiot

Rédaction
Adam Garner | Adam Khemila | Agathe Hugel | Alénice Legoux | Alice Monnery | Anthony Biart
Antoine Demière | Antoine Gondeau | Astrig Agopian | Bénédicte Toullec | Benoît Michaëly
Camille Aujames | Camille Bluteau | Caroline Fauvel | Cassandre Tarvic | Charlène Ponzo
Charlotte Jouhanneau | Chloë Braz-Vieira | Claire Lepoutre | Clara de Beaujon | Clara Gabillet
Clara Lalanne | Clémence Thiard | Eloïse Bouré | Elsa Mahi | Emmanuelle Babilaere
Éponine Le Galliot | Fanny Rochelet | François Leclinche | Garance Philippe | Hortense Raynal
Hugues Marcos | Jade Roger | Jessim Belfar | Johanna Koyanvale Tormo | Johanne Lautridou
Jules Azelie | Julia Prioult | Justine Madiot | Kristina Azaryan | Lara Baranowski
Lauranne Wintersheim | Lisa Boquen | Lisa Guyenne | Lisha Pu | Loris Prestaux | Louise des Places
Louise Solal | Louison Larbodie | Lucas Nunes de Carvalho | Manon Vercouter | Marie Da Silva
Marie Daoudal | Marion Bothorel | Marion Danzé | Mathieu Auduc | Mathieu Champalaune
Mathilde Musset | Mélanie Nguyen | Nicolas Renaud | Noa Coupey | Pauline Lammerant
Phane Montet | Romane Segui | Roxane Thébaud | Sarah Francesconi | Solène Lautridou
Sophie Rossignol | Soraya Jegouic | Thomas Frénéat | Toscane Jourde | Vianney Loriquet
Victor Costa | Victoria Stampfer | Zoé Louvard | Zoé Thibault

Mise en page et conception graphique
Christelle Perrin | Solène Lautridou



ART CAPITAL

>GRAND PALAIS >DU 14 AU 18 FÉVRIER 2018

>SALON COMPARAISONS
>SALON DES ARTISTES FRANÇAIS
>SALON DESSIN & PEINTURE À L'EAU
>SALON DES ARTISTES INDÉPENDANTS

WWW.ARTCAPITAL.FR - FACEBOOK : ART CAPITAL - TWITTER : @ARTCAPITAL






















16-19
MAI
2018
25ÈME

CORBAK FESTIVAL

LA CHAUX-DU-MILIEU (CH)

WWW.CORBAK.CH